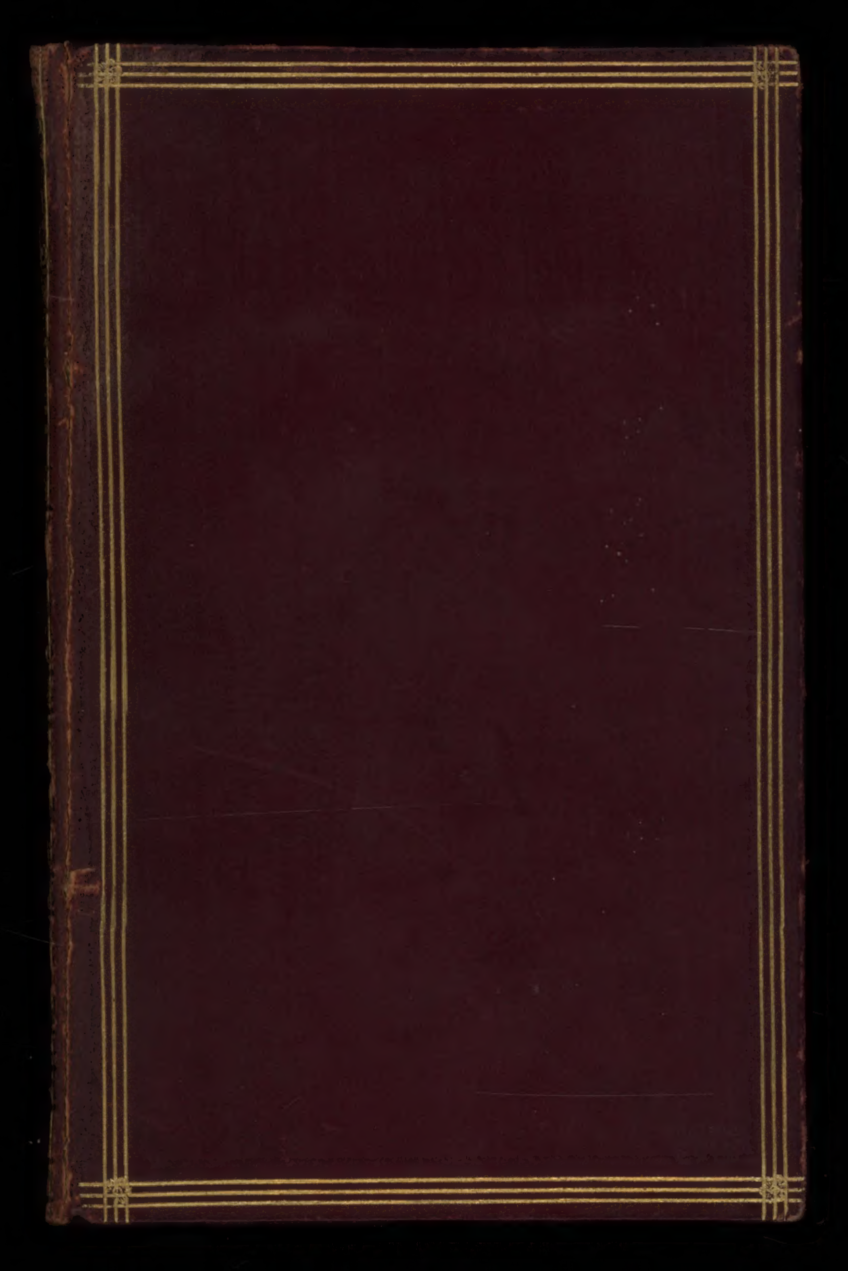
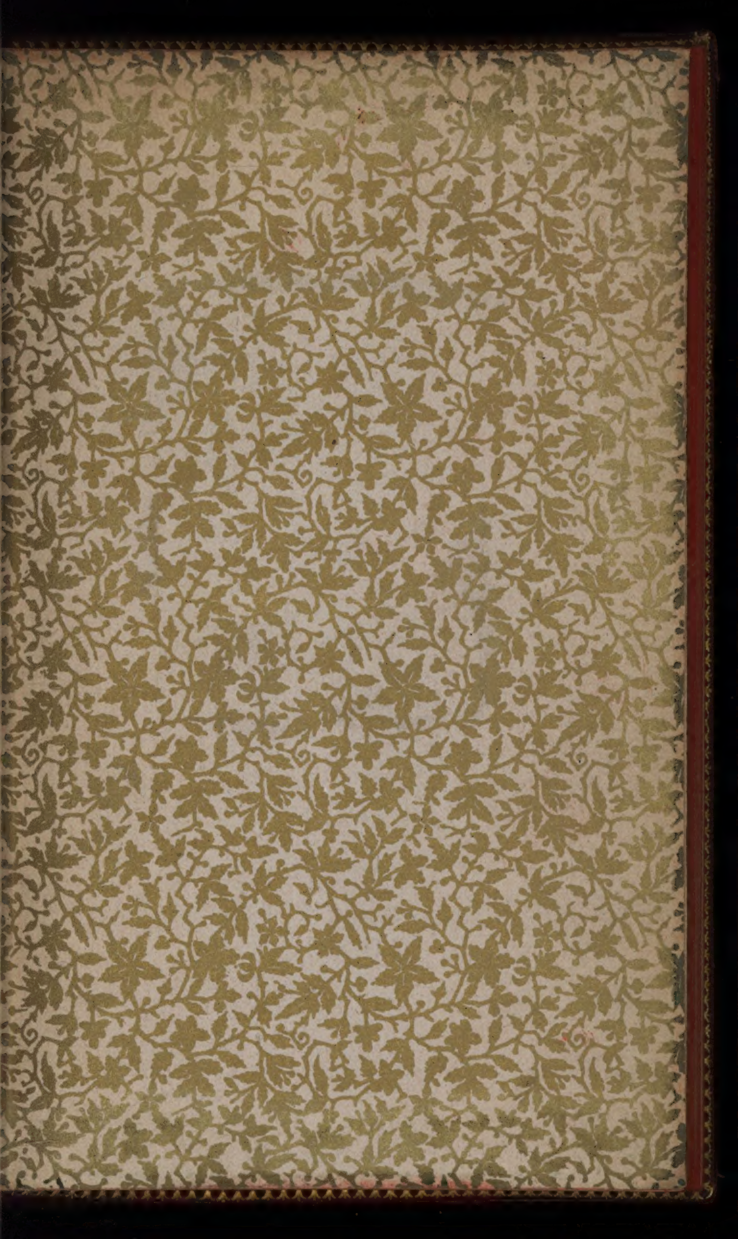
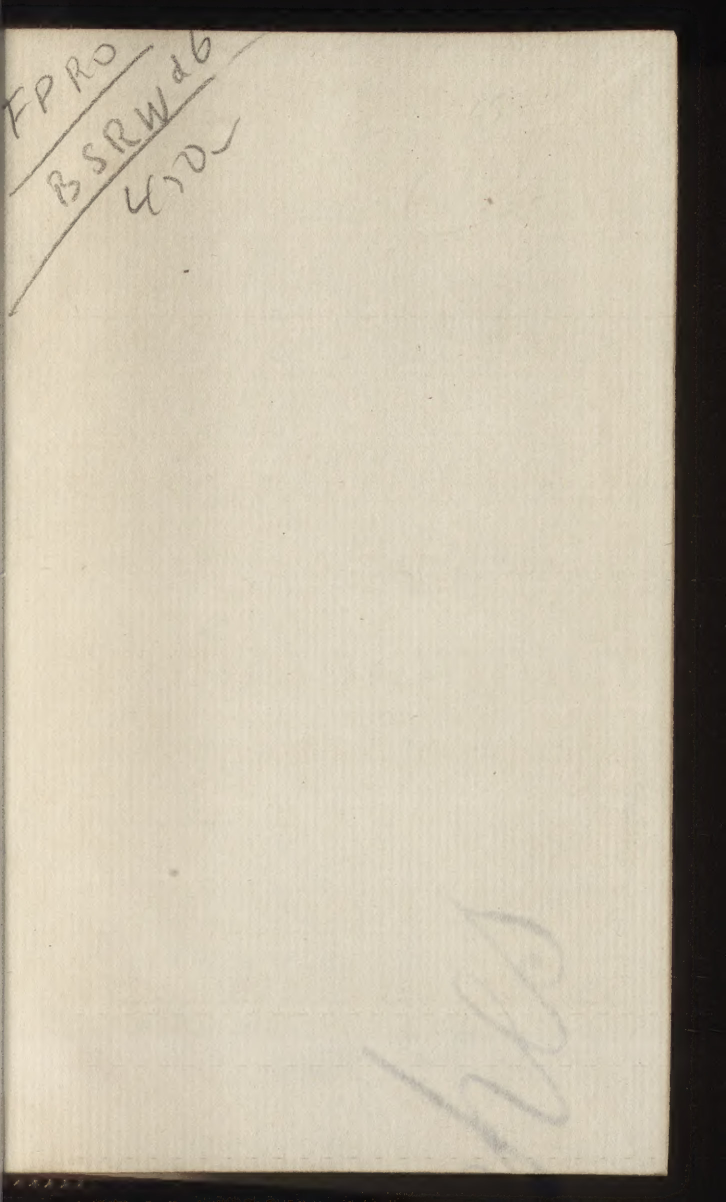


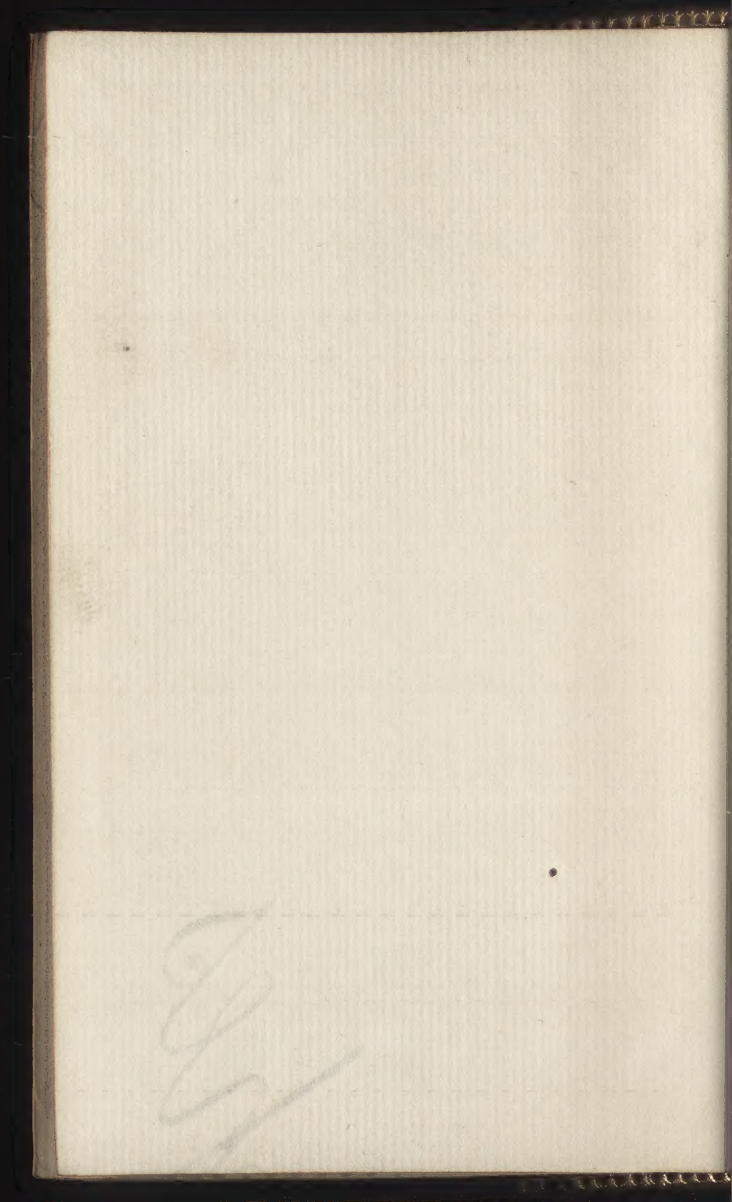

EX LIBRIS
HENRICI NOCQ
PARISIENSIS
NUMISMATUM CÆLATORIS



CC
ON

Barbier IV, 6 vue
(Par Tael.)


FPRO
BSRWd6
4,50



SUR
LA PEINTURE,

OUVRAGE ſuccint, qui peut éclairer les Artiſtes ſur la fin originelle de l'Art, & aider les Citoyens dans l'idée qu'ils doivent ſe faire de ſon état actuel en France ;

AVEC une Replique à la Réfutation inſérée dans le Journal de Paris, n°. 263.

L'Homme tout entier à ce qu'il ſent, ne s'occupe point de la maniere dont il le dit.

De l'Eſprit, Diſc. 4.



A LA HAYE,

ET ſe trouve A PARIS,

Chez HARDOUIN, Libraire, Cloître Saint-Germain-l'Auxerrois.

M. DCC. LXXXII.



AVERTISSEMENT.

J'AI dans le temps critiqué le dernier Sallon, c'eſt une faute : un Savant, qui avoit apparemment trop de loiſir, m'a réfuté, c'eſt un honneur : d'abord voilà comme une légéreté vaut un bien. Ce même Savant ayant auſſi jugé que je n'étois qu'un ignorant, qu'un homme malicieux & méchant, ceci fit un mal qui l'emporte trop ſur ſon contraire, pour que j'attende à le parer : c'eſt-là pourquoi j'écris, ſauf la patience de mon Lecteur. Obſervons que la premiere de ces imputations n'étant que contre l'amour-propre, je la mépriſe ; que la ſeconde

intéreſſant un peu l'eſprit, ne m'engageroit à rien, mais que la derniere impliquant ma probité, mon caractere, veut que je les défende, ce que je vais faire. Si notre humanité, nos regles, font vivre parmi nous les Etres incapables d'aucun bien, cette faveur ne doit pas aller juſqu'au méchant, dont les actions operent le malheur des Sociétés : auſſi je ne ſuis pas encore aſſez empâté de noirceur, pour réſiſter à l'envie de venir expoſer ma tête à la juſtice des gens impartiaux. Je l'attends d'eux, que l'exécution ſoit prompte, ſi, après avoir lu ce foible Ouvrage, ſi après avoir concilié les réclamations de la vérité contre la ſituation actuelle de nos Arts, ils opinent

à me punir. Mon Réfutateur avec assez de modestie, a conclu que je ne pouvois pas aussi bien que lui pertinemment raisonner des Talens : moi, je ne conclus rien, mais j'expose des considérations sur l'existence morale & apparente de la Peinture, qui pourroient bien changer son opinion, ou du moins le rendre plus circonspect une autre fois. Je vais lui repliquer ; & ce sera après l'avoir conduit par la main devant tous nos devoirs, à même de l'évidence des choses, afin qu'il voye & juge dans le vrai ce qu'il pourroit bien seul affecter de changer ou de ne pas connoître.

On s'appercevra que mon application à peindre (qui est mon

unique travail) ne m'a pas permis d'écrire de ſuite avec ſuccès ; au contraire, à bâton rompu, & ſans une bonne pratique de ſtyle: mais pour un Lecteur d'un eſprit ſolide, il faut des penſées, non des mots : je compte le ſatisfaire en cela, & compenſer par des aſſertions plauſibles le déſagrément d'un narré difficile. Ce n'eſt pas l'envie de mériter, plutôt celle de me défendre, qui me fait haſarder un Volume: cependant, pour ne point ennuyer de moi, je me ſuis engagé dans la généralité ; ſi bien que ma voix n'eſt qu'un ſon qui fortifiera celle de la multitude, & que mes argumens me ſeront moins propres, qu'ils ſeront extraits des obſervations de

celle-ci. Sur le tout, j'ai fait de mon mieux : après cet aveu, que me demanderoit-on? je ne pourrois plus rien. Néanmoins, la fin que je me propofe dans cet Ecrit pourra être vue des Peintres : qu'ils lifent bien, elle paroîtra d'elle-même fans l'embarras de la chercher.

J'ai auffi répandu beaucoup de notes que je prie de lire féparément au texte, pour ne point en embarraffer la marche. Tant de chofes m'engageoient dans une nouvelle difcuffion, qu'à chaque page j'aurois puifé le plan d'un autre Ouvrage, fi j'avois fuivi toutes les iffues qui fe préfentoient à mon imagination : mais j'ai dû éviter une verbeufe fécondité, quand il me femble que dans

ce qui reſte il y en a peut-être encore de trop. Au reſte, que l'on retranche, que l'on m'arrange à ſa volonté, cela me plaira toujours; & deux minutes d'une lecture complaiſante ſeront plus que la récompenſe de mes peines.





SUR LA PEINTURE.

LE bonheur de l'homme vient de ses perfections, qui sont l'effet de ses vertus & de ses talens; de même que la paix & la gloire de Sociétés sont en proportion des individus parfaits qu'elles contiennent: si bien que l'on juge du mérite en général ou en particulier, on l'observe avec la sensibilité qui en fait la base, & le cri de l'humanité devance toujours l'opinion des conditions. La marche des choses, présente comme l'on sait une alternative assez variée; cependant elle ramene fréquemment des points fixes, où la vérité éclaire les hommes sur leur conduite, & les appelle à une sagesse que leurs efforts ne peuvent dénaturer. Aussi cette vérité résumoit l'expérience & la nécessité de tous les siecles, quand elle disoit par l'organe de la Roche-

foucault: *Que la gloire des Grands-Hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.* Affirmons d'après cette maxime, qu'il ne peut y avoir de réputation solide que par l'estime publique; que celle-ci n'a lieu que par le bien que l'on fait pour les autres, & que ce bien ne vient que de la vertu. Quand ce seroit notre égoïsme primitif qui dirigeroit notre amour pour nos semblables (1),

(1) L'égoïsme primitif est un sentiment de soi donné par la Nature, qui nous fait chercher dans le commerce & l'amour des autres les avantages qui nous manquent & dont nous avons besoin. En pensant que les hommes sont tous libres, ce sentiment ne peut nous abuser sur nos prétentions: au contraire il fait dépendre d'obligations respectives la plus parfaite sociabilité; il persuade dans le vrai que nous n'avons lieu d'attendre des autres qu'en raison de ce que nous avançons nous-mêmes, ou du retour que nous leur proposons. Bien contraire à ce vicieux systême, où l'homme avec l'indifférence d'un vautour arracheroit le cœur qui paroîtroit lui convenir; qui, ne tenant à aucune Société, à personne, n'agit que pour attirer tout à lui, que pour user (n'importe le préjudice) de tous les objets qui conduisent à ses fantaisies. Cet Egoïste de nos jours, ainsi isolé, passif au milieu de ses semblables, est un monstre qui ne vit que de leur sang: son existence est incommode, odieuse, punissable, & s'il prétend

tous les calculs de notre esprit pour arriver à l'illustration ne se réduiroient pas moins à cette solution, *Qu'il faut être homme avant tout.* Cet axiome est si universel, & peut tant sur les cœurs, que l'on est encore à trouver une Société raisonnable qui ait permis la pratique d'un Art au détriment de quelques individus, bien admirable qu'il fût d'ailleurs : mieux que cela il n'en est guere où on le souffriroit sans profit, parce que toutes les parties d'un Etat doivent par une égale activité maintenir la libre circulation du bien, & s'en vivifier. Autrement le corps politique n'est pas en tout dispos, vigoureux : l'inertie d'un membre est un vice

---

faire taire l'humanité par des sophismes, il déshonore la raison, il porte la méchanceté au dernier excès. C'est peut-être là le plus fort abus de l'intelligence, & le terme de la corruption de l'homme.

P. S. Je parlerai souvent de vertu dans le cours de cet Ouvrage. Je prie à ce sujet les gens pointilleux sous la main desquels il tomberoit, de ne pas prendre ce mot dans l'acception d'un pédant, mais selon cet amour du bien public, qui l'emporte sur nos inclinations particulieres, & auquel se rapportent toutes nos actions principales.

qui peut causer un malheur irréparable. Voilà l'esprit qui va me faire observer comment il existe des Arts dans les Sociétés les plus policées. Avec cet esprit j'en fixerai les avantages & les conséquences: de sorte que, faisant mon sujet de la Peinture, il posera les conditions fondamentales qui autorisent la pratique de ce bel Art, & qui plus est, en maintiennent la gloire. Quelles sont ces conditions? les voici.

1°. Que l'Art de peindre doit être en tout profitable à la Société;

2°. Important par lui-même;

3°. Honorable à ceux qui le pratiquent.

En me bornant à traiter ces trois points dans des Sections différentes, exposant encore une brieve considération sur l'état actuel de la Peinture en France, j'aurai atteint le but que je me propose, peut-être jetté quelques lumieres dans certains esprits, peut-être opéré quelque bien.



PREMIERE SECTION.

CELUI qui ouvre les Annales du Monde & qui juge de bonne foi, trouve que l'esprit des premiers Hommes fit celui des premieres Sociétés; que toutes les Professions qui ont l'instruction de l'espece, ou ses aises, pour objet, sont asservies à des maximes & à des regles qui dérivent de cet esprit; qu'une Profession ne peut être simplement inutile sans être dangereuse, condamnable, en ce que l'indifférence même est un mal réel. Si ce Lecteur bénévole est Artiste, il s'arrête principalement à ce qui touche son état, & son premier soin est de pénétrer la fin originelle des Arts. Le résultat des événemens comporte cette réponse: *Que leur fin est d'instruire, d'édifier les Hommes, de les consoler des miseres de la vie, & de les en distraire.* Après les réflexions qui naissent de ce jugement, il infere que les Professions spéculatives n'ont pas été de premiere nécessité; &, sans trop de rigueur, il établit cette hypothese qui donne

à-peu-près la nature & le fil des considérations qui les ont fait admettre.

Dans les premiers siecles, les Hommes sûrement n'avoient qu'un cœur, qu'un besoin, qu'une vertu, & la mort sembloit préférable à la honte de troubler l'union sociale, ou de s'en dégager : leur conduite étoit plus facile que rigoureuse, parce que l'éducation y soumettoit de bonne heure les individus. Les peres dirigeant le caractere de leurs enfans, ceux-ci réglant leurs habitudes selon les perfections des autres, il s'ensuivoit que, dans la vie privée ou assemblés en corps, les Hommes s'observoient pour s'imiter, ou se reprendre réciproquement; il s'ensuivoit que le pouvoir ou la subordination domestique agrandis avec une sagesse convenable, donnoient l'impulsion à la machine politique, qu'ils en faisoient la solidité. On sent combien une action dérogatoire au bon ordre devoit être promptement réprimée; avec quelle sagacité l'œil public prévoyoit les conséquences des pratiques nouvelles, avec quel scrupule elles étoient appréciées, admises ou défendues : tant les choses se voyoient alors sous leur vraie face,

& qu'elles ne pouvoient abuser par un dehors mensonger ou une fin spécieuse. Les Arts avoient pu déjà intéresser par des succès particuliers, par le plaisir qu'on trouvoit à s'y adonner, sans que les talens en général dussent mériter la considération publique : mais si-tôt que les Artistes donnerent à leur travail un motif plus grand, qu'ils projetterent de l'appliquer à l'illustration de l'Etat, que pour réussir dignement ils en eurent placé la perfection sur un lieu escarpé, inexpugnable, tant de zele & d'élévation mériterent l'attention de tous : il s'ensuivit entre les premiers & la généralité un pacte sacré, intelligible, où le patriotisme ayant tout prévu, stipulé, fit la sécurité des générations, & le titre aux égards, à la distinction flatteuse que les Artistes en attendent.

Néanmoins, de l'avantage évident de la pratique des Arts, observons avec la sévérité du Ministere public, & disons que dans une Société encore simple & agricole, où le mal n'est pas connu, la vertu apparente, où il n'est d'autre obligation que de s'entr'aider fraternellement, de concourir à la prospérité commune, & qu'à se préserver au dehors des atteintes de l'ennemi,

disons que celui qui, le premier osa poser sa beche ou ses armes pour ne plus manier que le pinceau, dut être sommé de le reprendre, ou à se justifier de sa conduite étrange. A-peu-près en ces termes, écoutons l'amour patriotique l'inculper devant le corps législatif.

» Hommes & Concitoyens, j'expose » à votre sagesse la vie nouvelle d'un » de nos freres: sans lui donner des » torts, non-plus préparer l'éclat de sa » justification, écoutez-moi seulement » & prononcez.

» EUDOXE, sensible, laborieux, intré» pide, d'un caractere égal & préve» nant, lui, dont la seule présence sur » nos frontieres valoit un mur d'airain ; » cet Eudoxe de qui la main opiniâtre » dans une terre ingrate savoit trouver » la fertilité, cet homme, cet ami, » tout-à-coup semble s'être soustrait à » son devoir, à son travail, pour s'ap» pliquer à je ne sais quels talens dont » les bons effets ne peuvent encore se » sentir. Eudoxe ne seme plus; cepen» dant il n'hésite pas de se mêler parmi » les infirmes & les vieillards, pour » aller prendre aussi sa subsistance au » grenier public. Ceux de nous qui lui

» voyent des bras robuſtes, un corps » diſpos, diſent avec ſurpriſe : *Se peut-il » qu'il ſoit de ſon gré à charge aux autres?* » Les murmures augmentent lorſque » nos vétérans s'enquêtent s'il a reçu » une bleſſure dangereuſe, comment il » eſt diſpenſé d'expoſer le reſte de ſon » ſang pour le ſalut public. Eudoxe ne » combat plus : mais il ſe promene dans » les places, d'un air à mériter des égards; » il eſt jaloux des honneurs, & le laurier » triomphal pourroit (a-t'il dit) orner » auſſi ſa tête. On l'a vu, au retour de nos » Guerriers, réclamer des récompenſes, » & ne pas craindre à mettre ſes œu-» vres au pair de leur héroïſme. N'a-» t'il pas chargé pluſieurs d'entre nous, » de pourvoir à ſes beſoins urgens, » de le vêtir, d'aller au champ pour » lui, de préparer les choſes dont il ſe » nourrit ? Pour tant de ſervices, de » ſoins qu'il exige, quels ſont les ob-» jets qu'il donne en échange ? Il n'y a » que le ſeul tribut qu'Eudoxe n'héſite » pas à payer : en procédés, plus ou » moins généreux, il intéreſſe encore, » mais c'eſt à l'avantage du particulier » foible ou en danger : il n'y a que l'a-» bondance de l'Etat ou ſa défenſe » auxquelles il ne ſemble plus prendre

» part. Malgré tout, ce Citoyen n'eſt
» pas pareſſeux; il fait honneur *à l'hom-*
» *me* par ſon intelligence & ſon éléva-
» tion. Qu'il explique donc le ſens de
» ſa conduite. Eudoxe ſincere (tou-
» jours Citoyen) trouvera dans celui
» qui l'accuſe un ami tendre, zélé, qui
» n'a de deſir en ce moment que d'aug-
» menter ſa gloire s'il peut en mon-
» trer ».

Voilà en peu de mots, une dénonciation qui implique la vertu & le génie : écoutons l'Artiſte lui-même; nous trouverons dans ſon déſintéreſſement, dans l'uſage qu'il fait des dons de la Nature, le principe & l'effet d'une miſſion qui l'éleve au-deſſus du vulgaire, & qui ne peut être acquittée que par la reconnoiſſance de tous les Ordres.

« Ne ſommes-nous créés, que pour
» être attachés à ce ſol, & pour n'avoir
» aucune exiſtence morale ? Ne pou-
» vons-nous ſortir en quelque ſorte
» hors de nous-mêmes, pour identifier
» notre ame avec les cauſes, trouver
» par ſon aide la poſſibilité de les
» comprendre ? Pouvons-nous réſiſter
» à cette intelligence, qui tend à ac-
» croître notre être, à le rendre une
» créature intermédiaire entre Dieu &

» les choſes ; qui le rend capable de ré-
» gner ſur la Nature, & d'imiter ſes
» œuvres ? Non, mes Concitoyens,
» nous ne devons pas être tels que ce
» vil animal, qui ne s'éloigne de ſa
» bauge que par crainte, ou parce que
» la pâture lui manque : la raiſon nous
» appelle à plus de mouvement, à une
» deſtinée plus noble ; ſuivons nos pen-
» chans intérieurs, & notre vie entre
» nous peut être illuſtre & chere. Jeu-
» ne, parmi vous j'ai travaillé, j'ai
» combattu : tant que je n'eus pas la
» poſſibilité de vous ſervir mieux, j'ai
» partagé vos occupations, mais ſi-tôt
» que mon eſprit pouſſé par une paſ-
» ſion forte, eut apperçu mes moyens
» individuels, éclairé ma ſenſibilité,
» j'ai penſé à augmenter votre bon-
» heur, à le conſolider. Il y a aſſez
» de bras, me ſuis-je dit ; l'État peut
» ſe paſſer de ma force phyſique, mais
» non de ma ſpiritualité : c'eſt par
» celle-ci, que je dois rendre à tous
» les yeux la ſageſſe viſible, que je
» dois appeller les Hommes à la prati-
» que des belles actions, que je leur
» rendrai poſſible cet héroïſme qui les
» met au-deſſus de leurs foibleſſes &
» des dangers. Rien ne ſera plus inſ-

» tructif & consolant, que de consa-
» crer la vertu par une peinture exacte
» & pénétrante (2), qui fasse dans tous
» les temps la gloire de celui qui en
» aura été digne. Pourra-t'on m'im-
» puter à crime de transmettre à nos
» enfans les traits de nos sages vieil-
» lards, les mœurs, la piété filiale
» d'une jeunesse aimable, & l'humanité
» active, compatissante, qui distingue
» la virilité de l'autre âge ? Non : j'é-
» mouvrai tous les cœurs au lieu de
» les indisposer ; & s'il est un plaisir
» au monde, ce sera, peut-être, celui
» de méditer sur mes œuvres. Là, une
» scene naïve tout à l'honneur de la
» pudicité, engagera les sexes à se ren-
» dre dignes d'être le prix de la gloire
» & de posséder la beauté (3). Ici,

(2) Aristote dit que les Peintres nous enseignent à former nos mœurs par une méthode plus courte & plus efficace que celle des Philosophes; & qu'il y a des Tableaux aussi capables de corriger les vices, que tous les préceptes de la Morale. *Polit. R.* 5.

Quintilien avoue que la Peinture pénetre si avant dans notre esprit, & qu'elle remue si vivement nos passions, qu'il paroît qu'elle a plus de force que tous les discours du monde. *Liv.* 11, *chap.* 3.

(3) A Lacédémone, les jeunes Guerriers

» un tableau plus pathétique apprendra comment se sechent les pleurs de l'homme qui souffre ; comment le sentiment prenant tous les corps, acquittant tous les devoirs, satisfaisant tous les intérêts, opere de nuances entre les actions privées, libres, & celles que nécessitent les besoins de la Patrie. Toujours bon, comme toujours patriote, je n'opérerai que par des vues d'utilité ; & mes ouvrages ne seront que l'exemple du bien, l'évidence de ses agrémens, & la facilité de s'y asservir. Ce sera l'amour fraternel qui fera la base morale de ma profession. Comme il est de la célébrité des Arts de dépendre d'une grande occasion, cette occasion ne pourra être que l'effet de la sociabilité (*). Aussi-bien, la

choisissoient pour épouses les plus belles filles ; & celles-ci n'accordoient jamais leur main qu'à la valeur reconnue par des actions d'éclat.

(*) Dans les Arts comme dans toutes les entreprises des Hommes, leurs efforts sont en raison du besoin qui les cause. Le besoin particulier ne peut amener de grandes choses, attendu que l'amour de soi s'effraie des difficultés, & qu'il ne veut pas de ces jouissances qui s'achetent au prix du danger ; mais l'Homme

» Nature rapporte-t'elle à l'union poli-
» tique l'usage de ses dons : quoique
» nos besoins, nos goûts les plus par-
» ticuliers, semblent n'exister qu'en rai-
» son de nous-mêmes. Ma fonction sera
» donc de vous instruire ; à l'aide d'un
» ingénieux stratagême, d'imiter les
» phénomenes de la Nature, ses varié-
» tés apparentes ; de rendre sensibles,
» à votre esprit, la différence clima-
» térique & sociale de l'espece, l'ac-
» tion des élémens l'un sur l'autre, en
» un mot, la combinaison de l'univers.

---

est capable de tout quand il réunit en somme les nécessités des autres : leurs intérêts sont si variés, que, pour les satisfaire pleinement, il faut qu'il produise une œuvre au-dessus même de leur esprit, & dont les diverses parties viennent autant de son humanité que de son génie & de son courage. Aussi ce ne fut pas le plaisir d'errer sur les mers, qui porta *Colomb* & *Gama* à risquer une navigation incertaine ; c'étoit le pressentiment de pouvoir encore améliorer la position des Hommes, d'accroître leurs connoissances, en trouvant avec de nouveaux Peuples de nouvelles vérités. Otez un si noble motif à cette entreprise, alors vous n'en voyez que les périls : votre prudence pusillanime retient ces Voyageurs au port ; & leur vertu, leur esprit, ne vont pas au-delà du point que vos foibles yeux peuvent saisir.

» Obſervez-moi, mes Concitoyens ; ce » ſera toujours à un état meilleur que » j'appellerai vos cœurs. Ce ſera dans » cet eſprit, qu'il faudra que je me » peigne moi-même (4), pour que » mes œuvres aient cette amabilité » attractive qui fait paſſer ſur la har- » dieſſe du conſeil, pour n'en ſaiſir » que l'à-propos & la ſolidité. Auſſi, » dès-lors que vous appercevrez mes » efforts diminuer, que la médiocrité, » l'indolence ou l'intérêt dégraderont » mes peintures, rappellez-moi à ce » vertueux enthouſiaſme de ne penſer » qu'à votre gloire ; criez avec éner- » gie en quoi je déroge à mes obliga- » tions, ou confondez-moi dans une » claſſe obſcure. Comme Peintre (je » vous le dis), dès l'inſtant que je ceſ- » ſerai d'être utile, je deviendrai à » charge ; en n'inſtruiſant plus, je ne » ferai que corrompre : c'eſt une vé- » rité. Auſſi, hâtez-vous de prononcer » avant qu'un luxe auteur de bien des » maux au préjudice de l'ordre, pro- » tège mon exiſtence coupable. *L'eſ-*

(4) Ogni Pittore ſi dipinge ſe ſteſſo. *Léonard de Vinci.*

» *prit avec la ſageſſe produit les plus grands*
» *biens : mais auſſi, l'eſprit ſans elle, pour*
» *peu qu'il ſoit méchant, fait les plus*
» *grands maux.* C'eſt la réflexion que
» le Civiſme exige de ma ſincérité ;
» réflexion par laquelle je finis, ſans
» prévenir votre juſtice en faveur de
» mes talens ou de ma perſonne. Pro-
» noncez, Amis & Compatriotes ; ma
» vie & ma vertu ſont à vous ».

Toutes brieves que ſoient l'accuſation & la défenſe, je laiſſe au Lecteur à partager l'admiration & la crainte qu'elles font naître. Quelles conſéquences pour la Patrie ! tout avantage, ſi l'Artiſte eſt vertueux, tout préjudice, s'il ne l'eſt pas ! Dans le premier cas, c'eſt l'individu le plus eſtimable, dont le nom ſeul inſpire le reſpect, la préſence les acclamations, le ſouvenir les hommages des hommes : dans le ſecond, c'eſt un corrupteur, dont l'adreſſe criminelle devient l'organe du vice, le propage, le facilite, & qui cache, ſous un appât ſéduiſant, le poiſon deſtructeur des mœurs publiques. Si vous voulez, c'eſt un demi-Dieu (5) qui mérite des trophées,

(5) Deux choſes rendent l'Homme ſem-
des

des autels, ou bien un monſtre formé du rebut de la matiere, que la mort enſevelit avec ſes œuvres, & dont le nom ne ſe prononce jamais ſans qu'un frémiſſement douloureux en hâte bientôt l'oubli. Je ne puis m'empêcher d'adreſſer cette différence aux Artiſtes du ſiecle, de les prier eux-mêmes de peſer les clauſes du pacte qui les permet, dans quel Etat que ce ſoit : car il eſt évident qu'à chaque période, à peu de choſe près, ſelon les circonſtances, l'Adminiſtration les appelle à un ſemblable examen, ou la conſcience même y ſupplée : bien que la dépravation ſe ſoit fait un jeu de réſiſter à une ſage autorité, de tout intervertir. Dira-t'on que dans un grand Etat, le nombre des Peintres ou leur conduite ne font rien? Gardons les proportions, & nous les verrons aſtreints à plus de circonſpection & de retenue. Là, où le mal eſt général, un mouvement de leur part peut l'accroître, comme il exige une

---

blable aux Dieux, dit Pythagore : l'une de faire le bien public, & l'autre de dire la vérité.

Ils adorent (les Hommes) les ouvrages des Artiſtes & leurs talens, avec les Dieux. *Lucian. in Somnio.*

plus grande vertu pour l'éteindre : en cela, la célébrité devient plus difficile, attendu qu'elle porte ſur la paſſion de la gloire, & que cette paſſion déſintéreſſée, purement héroïque, veut une grande ame, & qu'une grande ame n'eſt jamais viciée. En vain diroit-on que le Gouvernement ſouffre les profeſſions, en raiſon du numéraire qu'elles attirent; cet axiome, en Peinture, ne peut partir que d'un Artiſte mercenaire, attendu qu'il y a cela d'antipathique entre le principe moral qui la ſoutient, & l'or dont on eſt ſi avide, que la ſeule envie d'en amaſſer fait le déshonneur de l'Art & ſa perte. Qui n'eſt pas frappé de la différence entre un Artiſan & un Artiſte, dans la recherche qu'ils font du bonheur, dans l'idée reſpective de faire le bien de l'Etat ? L'Artiſan fait abſolument dépendre ſes aiſes des richeſſes, & il n'aſſure ſon exiſtence ſociale que par ſes conſommations; l'Artiſte n'a pour moteur que l'eſtime publique : il fait le bien par une abnégation entiere de lui-même, & le ſacrifice de ſa vie ne s'acquitte que par la monnoie des honneurs. La vertu de celui-ci n'eſt pas vulgaire, apparente ; auſſi exige-t'elle

du courage & une raiſon extraordinaire. Il ſe peut bien que l'Artiſan qui ne donne rien à l'opinion, parce qu'il agit, ſe croie la machine principale, tandis qu'il n'eſt qu'un rouage groſſier, qui reçoit ſon mouvement d'un agent qui le dirige. A proprement parler, l'un eſt le phyſique de l'Etat, quand l'autre en eſt la ſpiritualité : auſſi, l'harmonie, la proſpérité, ſont-elles toujours en raiſon de la perſpicacité des lumieres & la force des moyens ſecondaires. Les Artiſtes ſont donc néceſſaires ; mais l'on voit comment & pourquoi. Si par malheur les Peintres (6) venoient d'eux-mêmes ſe ranger au niveau des profeſſions mécaniques ; qu'ils n'appréciaſſent leurs tableaux que par le prix attaché à une choſe agréable & de débit ; que ces tableaux fuſſent moins à propos

(6) L'eſprit commun aux deux Arts de peindre & de ſculpter, doit faire attribuer aux Sculpteurs ce que je dis là des Peintres, avec tout ce que j'en dirai dans le cours de cet Ouvrage : ſi bien que je prie le Lecteur de ne jamais ſéparer ces deux profeſſions dans ſon idée, & de regarder comme ſynonymes les dénominations de Sculpteur & de Peintre, dont indifféremment je ferai uſage.

que ſuperflus, on ſent l'inconvénient de cette conduite : celui qui ordonneroit à l'Artiſte, rapporteroit à ſon argent le droit de le contredire ; il le mépriſeroit peut-être par orgueil, comme il aviliroit l'Art par ignorance. Dès ce moment, plus de conſidération, plus de préſéance ; le Peintre humilié verroit ſes talens eſtimés ſur le taux mercantil, quand ils ſeroient inſuffiſans pour aucune illuſtration. Ce n'eſt donc que pour un grand objet que la Peinture doit exiſter. Quel autre que la gloire, la perfection de la ſociété ? ce qui ne peut être que l'effet d'une vertu extraordinaire. Vertu que l'immortel Fénélon comprenoit bien, quand il faiſoit dire à Mentor, de ne ſouffrir dans Salente que peu d'hommes attachés aux Arts de peindre & de ſculpter. *Il ne faut*, diſoit-il, *rien de bas & de foible dans les Arts qui ne ſont pas de premiere néceſſité : on ne doit y admettre non-plus que des jeunes-gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection* (7). Certainement ce grand-homme ſentoit la difficulté de

(7) Télémaque, liv. 9.

voir une multitude animée du même motif, partager le même enthouſiaſme; & rien ne prouve mieux la juſteſſe de ſes vues, que la ſituation préſente des choſes, où jamais on ne vit tant de gens adonnés aux deux Arts, & ſi peu d'excellens Artiſtes. En eſt-il parmi nous qui oublie qu'auſſi-tôt que la médiocrité abaiſſe les talens, il n'eſt plus d'égards, plus d'eſtime? que le plus foible individu, en ce qu'il ſert l'Etat décemment en proportion de ſes forces, peut élever la voix pour rappeller à l'égalité celui qui nagueres ſe targuoit d'être au-deſſus de lui? Bien qu'aux yeux de l'oiſif opulent & corrompu, l'adreſſe de rendre des objets propres à ſes plaiſirs paroiſſe encore quelque choſe; à ceux du Gouvernement qui eſt ſage, l'infériorité des Arts eſt répréhenſible, parce qu'il eſt indubitable que celui qui les dégrade, les pratique au contraire de leur fin premiere, & qu'il ne peut aller loin ſans être coupable. Je puiſerois mille preuves de ce que je dis là, dans la dépravation qui, de nos jours, va ſe ſervant de tout pour s'étendre. Il eſt affligeant de ſe perſuader que, ſur la quantité de nos Artiſtes, il n'y en auroit peut-être

pas ſix qui auroient la noble fierté de refuſer leur miniſtere au prodigue vicieux qui voudroit trouver des inſtrumens propres à ſes caprices (*). Rien de plus en uſage parmi les Peintres, que de remettre aux bonnes occaſions pour penſer à la gloire (8), & aſſidument de courir après l'argent auquel la futilité du ſiecle attache preſque toutes les conſidérations. Soit dit en paſſant.

Quintilien rapporte (**) que, de ſon temps, les Avocats dans les cauſes criminelles expoſoient quelquefois un tableau qui repréſentoit le fait dont il s'agiſſoit, afin d'émouvoir le cœur des Juges. Les pauvres ſe ſervoient auſſi du même moyen pour ſe défendre

---

(*) Voyez la note 31.

(8) C'eſt le deſir ſeul de la gloire qui, dans les Sciences ou dans les Arts, nous éleve à des vérités nouvelles. D'ailleurs, ce deſir eſt abſolument l'ame de l'Homme de génie, & il eſt la ſource de ſes ſuccès. Ce deſir fait ſupporter ſans peine la fatigue de l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette conſtance d'attention néceſſaire pour s'illuſtrer dans quelqu'Art que ce ſoit. C'eſt à ce deſir qu'on doit cette hardieſſe de génie qui cite au tribunal de la raiſon les opinions, les préjugés, & les erreurs conſacrées par les temps. *Helvétius.*

(**) Liv. 6.

contre l'oppreſſion des riches, ſelon le témoignage de ce même Quintilien ; parce que, dit-il, l'argent des riches pouvoit bien gagner les ſuffrages en particulier : mais ſi-tôt que la peinture du tort qui avoit été fait paroiſſoit devant toute l'aſſemblée, elle arrachoit la vérité du cœur des Juges en faveur du pauvre. Ce n'eſt pas ici le lieu de dire par quelle raiſon la Peinture pouvoit l'emporter ſur la parole, & je crois devoir obſerver qu'au temps de cet Orateur, l'Eloquence pouvoit peut-être ne rien laiſſer à deſirer ſur l'expoſé d'un événement. Cependant croyons à ce pouvoir de l'Art ſur le cœur froid d'une juſtice inflexible ; croyons à ce vertueux emploi du génie & du ſentiment, quand l'Artiſte venant au ſecours de l'innocent, mêloit à ſes couleurs des larmes qui en augmentoient la vivacité. Voyons-le paroître (en eſprit) ce défenſeur ſenſible ; voyons-le prévenir les ſuffrages d'une aſſemblée tumultueuſe, partagée ſelon l'adreſſe ou les raiſons des Orateurs, excitée par la ſincérité ou l'artifice des Parties : ſon aſpect eſt impoſant, ſa démarche ſimple, aſſurée ; ſon œuvre eſt le flambeau de la vérité : il l'éleve, & dans le ſilence, dans l'at-

tendrissement, l'intérêt s'assure, la commisération s'instruit, & Thémis baisse son glaive. Fut-il jamais de plus noble emploi d'un Art, qui, ajoutant au bonheur des hommes, les protege, & qui plus est, les sauve? Où sont-ils ces Artistes Citoyens, dont la célébrité étoit le refuge de l'opprimé? C'étoit peu de représenter des Héros, de penser d'une maniere sublime, pour le petit nombre des hommes illuminés; il falloit parler un langage pathétique & convaincant, qui remuât le vice, la grossiereté d'une multitude prévenue; qui allât dans les replis du cœur d'un Magistrat adroit, trouver la prévention & la vaincre. Avec quel charme l'évidence sortoit-elle du milieu de l'astuce, de l'incertitude; & combien la malice inspiroit-elle aussi d'horreur! Ah! puissent mes idées sur ces momens heureux, se multiplier, m'y porter tout entier! Le plaisir qu'elles font naître est une bien douce illusion pour mon ame: c'est alors qu'elle se substante d'un pur civisme, que ma foible vertu se fortifie, que l'exemple du bien se grave au-dedans de moi, se rend ineffaçable, & qu'au milieu de mon siecle, je puis me rendre sage, digne d'un meilleur. Opposerai-je

à cet antique patriotisme, le désordre, l'insouciance, qui abâtardissent les talens au sein des Arts? dirai-je comment on voit l'abus de ces mêmes Arts devenir l'agent le plus actif de la corruption? appellerai-je aussi Peintre, ce complice secret du crime, qui, à l'appât d'un or vil, renchérit sur l'imagination d'un luxurieux; qui, sortant de tracer l'attitude lubrique d'une prostituée, va peut-être du même pas au pied des gibets, pour, là, ternir ses crayons, son état, de l'effigie des monstres que la Justice réprouve (9)? appellerai-je aussi Peintres, ces insectes embryons dont

---

(9) J'avoue que je n'ai jamais pu retenir mon indignation, chaque fois que j'ai vu nos Arts employés à perpétuer la mémoire des malfaiteurs. En dernier lieu, il y a un monstre que l'on a représenté de toutes les manieres, au grand regret des ames honnêtes & patriotes qui voudroient qu'on étouffât jusques à l'idée du crime. C'est en ceci qu'il devroit y avoir une police rigoureuse attribuée aux premiers Artistes de la Nation. J'en fais le souhait, en opposant encore à la sottise travestie en toutes couleurs, sous l'image d'un *Jeannot*, la Loi Thébaine, qui ordonnoit aux Peintres de faire toujours les hommes meilleurs, & qui condamnoit à de grieves peines ceux qui les feroient méchans.

le génie, comme la ſageſſe, entortillés, eſſayant de tous les genres & n'en poſſédant aucun, s'acharnent après le mérite, le pourſuivent, le déchirent, & finiſſent à force de menſonge, par faire valoir leur incapacité, leur baſſeſſe envieuſe? Juſques-à-quand notre Ecole ne donnera-t-elle que quelques talens épars, pour un eſſain innombrable d'Eleves incapables, qui ne ſaiſiſſent dans l'étude que la facilité de ſe perdre, qui ne ſaiſiſſent de l'Art que le droit de ſe montrer impunément, peut-être de tout oſer; ſemblables à ces volcans dont l'irruption ſubite produit un éclat impoſant avec des torrens d'une larve deſtructive? O vous! qui gémiſſez de ces choſes, qui en ſouffrez les premiers; vous, nos ſupérieurs & nos chefs, à qui l'Etat a confié le pouvoir de nous examiner dans la pratique des Arts; vous, dis-je, que l'on ne peut abuſer ſur la nature & les progrès du mal, ſortez pour toujours de votre léthargie; ceſſez de vous agiter par des rivalités enfantines, par des tracaſſeries particulieres tout-à-fait inutiles; voyez le danger qui vous entoure, à qui vous êtes en proie; penſez que vous êtes Citoyens avant tout, & que

la Peinture vous appelle à des devoirs ; exigez de nous, éprouvez-nous : mettez ſans indulgence ſur nos épaules le peſant fardeau des maximes qui rendent propre à l'Art & à la Patrie; ſi notre ſageſſe plie, rejettez-nous ſans pitié, parce que la carriere longue & pénible demande des athletes nerveux, conſtans, & que l'on n'en touche le terme que par une marche calculée, réfléchie, & non par une témérité aveugle, fatal auteur des regrets & de la honte : mais hâtez-vous ; ne ſoyez pas comme ces précepteurs indolens, qui, ne penſant point à prévenir les déréglemens de leurs diſciples, ſont après effrayés ſur l'impoſſibilité d'y remédier. Vous n'êtes pas expoſés à cet inconvénient; le temps vous ſert encore, & peut-être le zele : opérez; après, dans nos éloges, nous confondrons vos perſonnes avec vos œuvres; aux lauriers d'Apollon nous unirons le chêne & le gramen; tous les rangs de la Nation s'empreſſeront ſur vos pas, publiant vos vertus avec l'efficacité de votre corporation; nos talens ſeront votre ouvrage, comme notre docilité celui de vos exemples; nous croirons alors par vous ; & la Peinture, ſur le déclin du dix-huitieme ſiecle, s'éle-

vera à un nouveau périgée : il ſera chez nous des Artiſtes comme il eſt des Héros ; & le François glorieux, aſſurant la liberté de l'Europe, n'inſultera pas à notre débilité, en cherchant une vertu, un génie pour conſtater ſes belles actions : car, s'il eſt des Alexandre, il faut des Lyſippe, des Apelles, afin de ne rien laiſſer qui ne ſoit digne de l'immortalité.

A ce profit actif pour les Peuples chez qui la Peinture eſt en honneur, ajoutons un avantage que j'appellerai paſſif en quelque ſorte, qui n'eſt que le prix d'un bel Ouvrage, & que ſa rareté ou la perte de l'Auteur augmentent encore.

On alloit à Epheſe pour admirer le Temple de Diane ; un nombre d'Artiſans s'appliquoit à l'imiter en petit, & l'argent apporté par les Etrangers faiſoit une opulence dans la Ville que l'on reſſentoit au loin : on alloit dans la Grece pour admirer les œuvres des *Glycon*, des *Athénodore*, & les richeſſes des Nations y affluoient de toutes parts. C'eſt-là où les Attale donnoient cent talens d'un tableau, où les Candaule les payoient encore plus ; c'eſt-là où les Romains apprécioient leurs vic-

toires par le nombre & l'excellence des Ouvrages qu'ils emportoient dans leur Pays; c'eſt-là où la Peinture tendoit à la Patrie un bouclier impénétrable, qu'elle faiſoit que l'audace d'une Ville envers ſon Souverain reſtoit impunie. Mais n'allons pas chercher ſi loin l'avantage fictif des Arts: jettons les yeux ſur l'Italie, ſur Rome ſeule, & voyons cette Capitale ſouveraine exiſter par l'entremiſe des Arts, par le concours des Curieux qui viennent comprendre la gloire des Artiſtes du ſeizieme ſiecle, & préſumer de celle de ces Maîtres du Monde que les Goths trouverent déjà vaincus par le luxe de l'Aſie. Voyons encore dans le reſte de l'Europe, les Souverains s'envier les chef-d'œuvres, les conſerver à leur Poſtérité, ſans le pouvoir de les aliéner; en recevoir en préſent, & ne pas refuſer au don d'un tableau leur alliance politique. Toutes ces circonſtances hiſtoriques militent en faveur de l'eſprit de l'Art; elles prouvent combien la vertu rend la Peinture avantageuſe & recommandable: ſi bien que ſes ſuccès paſſant, les honneurs ne paſſent point; car les Ouvrages étant durables, ils s'enchaînent avec les

générations ; c'eſt-à-dire qu'ils réſiſtent au temps, pendant qu'il naît d'autres Hommes célebres qui les renouvellent ou qui en accroiſſent le nombre.

Le réſumé de cette Section préſente, contre l'opinion commune, les Arts venant de la vertu (10), devant faire

---

(10) Je n'ai jamais penſé à l'opinion la plus ordinairement reçue, que les Arts ſont enfans du Luxe & de l'Abondance, ſans être effrayé des paradoxes qu'elle préſente à la raiſon. Ne pas donner aux Arts un plus noble principe, c'eſt ſuppoſer que l'homme ne pourroit développer ſes facultés qu'en ſe corrompant : de-là, la corruption paroîtroit néceſſaire ; & ſi jamais l'eſprit parvenoit à le prouver, ſeroit-il au moins mépriſable de s'en plaindre. Mais je défie l'érudition, & l'intelligence, d'appuyer la grandeur de l'homme ſur la néceſſité du mal ; de trouver une ſorte d'harmonie, de rapport, entre le principe moral qui rend celui ci compatiſſant, généreux, & le principe auſſi moral qui rend celui là un monſtre & un ſcélérat. J'admettrai bien dans l'ordre phyſique la combinaiſon du fort au foible, l'antipathie des extrêmes pour donner le mouvement, être la cauſe des révolutions : mais la ſpiritualité de l'homme le dégage de toute ſujettion matérielle, & il n'eſt pas comme le reſte une pure machine. A la vérité, ôtez-lui la penſée ; cette opinion que j'attaque paſſe d'elle-même, ſans devoir craindre un ſeul contradicteur : autrement elle

la gloire des Hommes & leur bonheur. Malgré que j'eusse des faits & non des présomptions pour dire en quoi ils sont réellement profitables à la Société, je ne sais si mes foibles moyens les auront rendus concluans: nonobstant cela, je prie le Lecteur de poursuivre, parce qu'en parlant de l'importance de la Peinture en elle-même, je vais consolider mes moralités, & qu'il ne s'engagera pas dans

---

me paroît peu réfléchie & susceptible d'être réfutée. L'homme n'a-t-il pu être valeureux sans répandre le sang de son semblable? sa bienfaisance n'a-t-elle pu ressortir qu'opposée à la misere? avant l'idée d'offrir à l'Eternel les dépouilles d'un ennemi moins heureux, n'avoit-il pu lui soumettre rien de pur & digne de sa bonté? fut-ce en imprimant sur les objets des marques de sa vanité, de son audace, que les animaux se sont rangés sous sa dépendance; que tous les corps terrestres sont devenus son apanage? Je ne finirois pas sur les questions. S'il se trouve jamais un être de bon sens qui soit profondément pour l'affirmative, de-là ne devons-nous plus croire à rien dans le monde; mépriser tout sentiment humain; rire des conventions politiques; connoître l'homme comme la plus abominable des créatures, qui fait le mal en en rejettant le blâme sur celui qui l'a fait méchant, & qui le soutient tel?

le dédale tortueux d'une imagination ſinguliere, mais dans la marche des temps, où la raiſon expoſe les choſes, & perſuade ſur leur nature.

SECONDE SECTION.

Il arrive qu'une belle choſe par la ſurpriſe eſt le principe des plus grandes idées, notre maniere d'être ayant cela de ſingulier, que ſouvent le génie, l'ame la plus énergique attendent un ſignal de développement hors de la volonté. Raphael étoit tout-à fait *lui*, avant que le haſard l'eût amené devant les peintures de Michel-Ange: cependant ce moment donne l'impulſion à ſes facultés; la plus vive ſenſation éclaire ſa ſpiritualité; après, tout ce qu'il conçoit, noble, élevé, préſente un caractere ſublime. Ce pouvoir des grands exemples eſt le but où tendent preſque tous les hommes en diſpoſant un Ouvrage ingénieux: c'eſt ce je ne ſais quoi qui attire, qui plaît & perſuade, que la nature donne comme un point miliaire qui eſt le terme & la fin d. nos efforts; celui qui l'approche de

près a fait le plus de chemin: auſſi ſes ſuccès lui valent un triomphe proportionné; il eſt le plus excellent des hommes.

En conſidérant comment la Peinture opere cet effet, pouvons-nous douter de la longueur des temps qu'il a fallu pour lui en donner la poſſibilité; pour ſauver à l'aide d'un calcul d'oppoſitions, la pauvreté de ſes moyens phyſiques; rendre, imiter, avec des couleurs extraites de la terre (l'élément le plus mat, le plus triſte à la vue), la vivacité des corps lumineux & la tranſparence des vapeurs? Auſſi j'oſe dire que cet Art fut un des plus difficiles; parce qu'en exigeant les plus hautes perfections morales, celles-ci étoient aſſervies à une manipulation ſi gênée, ſi peu propre à les exprimer, qu'elles perdoient indubitablement de leur force, qu'elles étoient preſqu'inſenſibles. Cependant cet Art n'en fut pas moins le premier, le plus capable de polir, de perfectionner les Hommes (11), &

(11) L'on a reconnu dans tous les temps que la Peinture étoit de tous les Arts celui qui communiquoit plus promptement les choſes à l'eſprit. Horace dit qu'*elles arrivent bien mieux*

d'agir puiſſamment ſur leur imagination. Comment les affecter que par des

---

par les yeux que par les oreilles; & il n'héſite pas à dire comme Ariſtote: *Que cet Art arrive très-parfaitement à ſa fin, qu'il inſtruit & qu'il cauſe une extrême ſatisfaction à tout le monde.* Je le fais ici le premier des Arts, & la raiſon en eſt que la Peinture, qui repréſente vivement la réalité, ébranle & pénetre le cœur plus fortement que le diſcours, quand la parole n'eſt ſimplement que le ſigne de la choſe. Je puis prouver qu'il a précédé de beaucoup l'Art d'écrire par les hiéroglyphes Egyptiens, qui, comme l'on ſait, étoient des figures plus imitatives qu'indicatives d'un fait quelconque. Rien n'eſt plus vrai, qu'avec de l'adreſſe, un ſeul contour, une ſeule couleur, rendront un objet palpable à tous les hommes, quand, pour le décrire autrement à l'imagination, il faudra que chaque homme l'ait vu pour en attacher l'idée au mot qui le rappelle. Ceci eſt une opération très-lente, pas aſſez générale; ou bien une langue qui renferme une convention complette pour toutes les choſes, annonce une Société vieillie & très-perfectionnée. Auſſi je préſume que l'Art du Deſſin dut être d'un grand ſecours dans l'enfance du Monde, où les Peuples, autant diviſés qu'il y avoit de contrées, n'imaginoient l'étendue de la terre que ſelon l'eſpace qui ſe trouvoit entre les éminences qui bornoient chaque pays. Quand le haſard (plutôt que l'eſprit des entrepriſes) eut fait franchir à quelques hommes une riviere, une montagne, un bois touffu, qui peut-être étoient les obſtacles na-

ſenſations? quels ſont les moyens les plus propres à en produire, de ceux qui rendent les choſes comme elles ſont, ou de ceux qui n'en rappellent que l'idée ? Quand, par exemple, le premier qui eut vu un éléphant, dit à ſes Concitoyens de ſe garder d'un animal

---

turels à la communication d'une Société avec une autre, alors, que de choſes nouvelles auroient pu ne ſe concevoir que confuſément ſans l'exactitude d'une peinture qui les expoſoit dans la vérité! Imaginons la ſurpriſe du premier qui gravit la frontiere, & qui vit devant lui un monde égal à celui qu'il connoiſſoit déjà; imaginons ſon embarras pour annoncer aux ſiens une foule d'objets inconnus, à qui il falloit même une détermination : avec des comparaiſons il aidoit bien les idées, mais pour les fixer, il falloit des figures, & je crois que pour ſe faire entendre de tous les hommes (qui ne ſont pas tous intelligens), la Peinture dut être ſon plus ſûr moyen. C'eſt dans cet eſprit que je cite un éléphant, parce que ſi je l'annonçois à un Européen qui n'auroit jamais vu que des bœufs, il calculeroit bien quatre ou huit fois la groſſeur d'un de ces animaux, pour imaginer celle de l'autre : après cela, il voudroit en connoître la forme. Lui parlerois-je de ſes dents, de ſa trompe, de ſes oreilles? je ſerois une journée à le diſtraire de la conformation du bœuf, & tous mes raiſonnemens ne lui donneroient à la fin qu'une bête équivoque, qu'il auroit beſoin de voir pour la comprendre.

ſi énorme, dut-il en imiter la forme, avant d'en fixer la dénomination ? oui; parce que le mot *éléphant* eſt moins expreſſif que la peinture qui le déſigne; que non-ſeulement à l'idée que celle-ci donne de l'animal, elle ajoute encore ſa ſtructure, ſa couleur, & ſatisfait pleinement la penſée. Si la nature a fait les choſes & la convention les mots, j'oſerai dire encore que la Peinture ne dépend immédiatement que de la premiere; qu'elle ſubordonne moins à la volonté des Hommes qu'à la beauté de l'autre qui ne change point, & qui eſt au-deſſus de leurs caprices & de leurs foibleſſes. J'ajouterai que l'on a pu dire dans le principe comment on pouvoit peindre, mais non comme il falloit, ou bien ce n'a été que génériquement : parce que les manieres viennent du ſentiment & d'une organiſation plus ou moins parfaite, qui rétréciſſent ou étendent à l'imagination les objets qui l'attachent. Auſſi l'Art eſt-il plus une moralité qu'une œuvre matérielle : la diſſemblance des peintures qui ont fait contradictoirement la célébrité de leurs Auteurs, autoriſe cette aſſertion & la prouve.

A l'origine de l'Art on n'avoit que

la Nature vraie pour fin d'imitation: en comprenant ſous le nom de celle-ci tous les objets viſibles, on choiſiſſoit, on établiſſoit des différences; & la difficulté de rendre ces objets, fit des genres, fit la nuance du talent. L'identité d'un être agiſſant étant plus grande avec l'homme que celle de la matiere, on trouva plus d'avantage & de mérite à imiter des créatures; & en raiſon de ce même avantage, la Nature vraie fut ſouvent corrigée, l'intelligence gradua le beau idéal qui fait la ſublimité de l'Art. Ce point de perfectibilité une fois trouvé, fut le terme de l'honneur auquel l'eſpece devoit arriver à force de qualités, & dont elle n'a pu s'éloigner qu'en les perdant. Nous pouvons le fixer, nous autres; mais l'accès encore immuable eſt toujours ſelon la préſence ou l'abſence des vertus primitives: auſſi l'Artiſte le plus célebre doit-il être immanquablement le plus vertueux. Que l'on m'entende ſur l'acception de cette célébrité; car je n'attache ce mot qu'à une choſe capable de maîtriſer la volonté de l'homme, d'être pour lui un avis ſenſible; que c'eſt dans la peinture des paſſions qu'on peut la trouver, bien qu'il exiſte hors du

genre de l'Hiſtoire des ſuccès qui en approchent. Revenons. Il eſt évident qu'à meſure que le mal s'eſt répandu ſur la terre, l'étude de l'Artiſte eſt devenue plus pénible: la moralité qui fait la baſe de ſes opérations l'obligea de recueillir dans toute leur étendue les affections de l'homme, avec la connoiſſance des vertus, celle des vices: il dut comprendre l'effet des uns & des autres, pour le rendre vivement, pour faire valoir ou enlaidir par des oppoſitions. Si dans le premier âge de l'Art, les Peintres n'euſſent pas eu à vaincre l'embarras de l'exécution, le dénuement des matériaux, en un mot à combiner le *faire*, je dirois que la Peinture alors offroit tout agrément: les Hommes meilleurs, comme il nous les faudroit, & les procédés manuels autant perfectionnés que nous les avons: mais tout eſt compenſé dans le monde; moins de néceſſité n'exigeoit pas beaucoup de lumieres, d'adreſſe; &, toutes choſes comparées, la gloire a dû toujours dépendre d'une grande occaſion & d'une œuvre difficile. Dans cet eſprit nous pouvons être plus grands que les premiers Hommes, & l'Art devoit beaucoup à la virilité du monde: auſſi-

bien le concours des circonſtances n'étant pas ſi différent ou ſi impoſſible pour que nous euſſions paſſé les Grecs par nos Ouvages, ſi la paſſion de la gloire, toujours forte & dominante, eût maintenu la frugalité de notre exiſtence, ſi elle eût maintenu le penchant à rapporter avec ſcrupule toutes nos actions à l'honneur de la Patrie : mais autres mœurs, autres choſes. Jadis on ne s'occupoit que de trophées à la mémoire de ceux qui avoient fait le bien ; à préſent il faut plutôt apprendre comme on le fait: ſi bien que nos habitudes contradictoires à nos maximes, nous font amuſer aux préceptes ſans eſſayer l'exemple. Voilà ce qui cauſe la dégradation de l'excellence de l'homme, ce qui porte le plus hardi à jetter des cris d'alarme, à ſonner aux oreilles de ceux qui ont le talent d'inſtruire, de ne pas le faire négligemment ou avec des moyens foibles. Diſons à ce ſujet comment l'Art doit être important en luimême, ſans embarraſſer d'aucune hypotheſe.

Pour parler aux Hommes, il ne ſuffit pas d'élever la voix, il faut les forcer à vous entendre: auſſi-tôt une ſubite curioſité les fait penſer à celui qui les

maîtriſe; & s'il ne fait que les égaler en moyens, ils l'écoutent ſans effet, & paſſent outre: ſi, mieux que cela, il leur en impoſe, ce pouvoir d'un être ſur un autre réveille l'amour de ſoi; une ſecrette vanité épilogue, analyſe; il faut à celui-là un mérite piquant, un courage ſingulier pour rendre ceux-ci dociles aux vérités, pour faire qu'ils les adoptent ſans répugnance, & qu'ils les ſuivent ſans légéreté: tant les Hommes en général n'aiment pas à être effacés par le mérite des autres; tant le déſordre & l'orgueil rendent difficile ſur la nature des remedes, quand le malade exténué, abattu, n'eſt plus capable de les ſentir! Qu'un Peintre eſſaie de pénétrer par une ſcene quelconque, ſes moyens doivent être invincibles, & la malice de l'homme déconcertée à la juſteſſe de ſes vérités. Eſſayons un exemple. Il s'agit de repréſenter une paſſion qui ſera, ſi vous voulez, la bienfaiſance de Titus. Quelle noble aſſurance l'Artiſte développera-t-il ſur le viſage de ſon Héros, avec cette ſérénité, ſi j'oſe dire, expanſive, qui fait trouver le bonheur dans l'acte qui l'exclue aux yeux vulgaires! Pour perſuader l'avare que la libéralité eſt aimable,

aimable, de quels reſſorts imperceptibles & moraux devra-t-il animer ſes figures ? pour dire que l'action de l'homme l'agrandit plus que le rang ſuprême, avec quelle douce énergie peindra-t-il les heureux effets de l'amour paternel, de cette ſenſibilité qui n'a de pouvoir que lorſqu'il faut opérer le ſalut des autres ? Comme toutes les ſenſations qui réſultent d'un bienfait ſont douces pour l'ordinaire, qu'elles ne mettent point le corps dans une agitation bien prononcée; quel charme ſe répandra ſur l'admiration, la tendreſſe & le reſpect, qui ſont l'enſemble de cette peinture? Dans quelle ſimplicité pénétrante verra-t-on la miſere de cet homme délicat qui ne pouvoit être ſauvé ſans humiliation que par la générosité de ſon Prince? Appercevra-t-on moins les heureux effets de celle-ci, par la joie d'une famille infortunée & laborieuſe, qui n'attendoit que l'inſtant de pouvoir rendre ſon induſtrie évidente ? Pour que ce tableau exprime ce ſilence qui naît tout-à-coup d'une belle action, ſilence qui fait la volupté des belles ames ; oh ! combien ſon Auteur devra s'examiner, puiſer dans toute l'humanité de ſon cœur ! Avec quelle ſublimité

ses expressions peindront-elles que c'est dans le bienfait seul que l'homme peut opérer la vie, lorsque ses autres actions ne tendent qu'à détruire (12); & qu'il

(12) J'ai souvent pensé à l'inquiétude, à la surprise du premier homme dans l'essai qu'il fit de ses facultés: car, après que la transmutation des choses l'eut assuré d'une propriété entiere; après qu'il eut arraché cet arbre, cette fleur du sein de la terre qui les substantoit, ou avoir interrompu la circulation d'une seve vivifiante; après qu'il eut affecté mortellement un animal paisible par l'atteinte d'un corps dur ou d'un javelot grossier; qu'il eut par sa cessation compris une fin, une mort, que la moindre chose pouvoit causer: après tout cela, dis-je, il dut présumer assez de ses moyens pour tenter la revivification des êtres, la croire à son pouvoir. Son travail à cet égard ne fit qu'alarmer sa sensibilité: *Toute possibilité pour détruire, aucune pour redonner la vie.* Etonnante vérité qui fait remonter insensiblement au principe par lequel s'operent tant de choses. Ce fut ainsi que ses premiers actes rendirent intelligible à son imagination l'existence d'un être supérieur à lui: alors son ame entiere, ses regards se tournerent vers le ciel, d'où partoient tant de faveurs & tant de biens. Le Dieu qu'il y savoit caché le laissa même essayer de le comprendre: mais une honteuse impuissance égala sa vaine curiosité. Etonné, attendri, humilié, ses genoux se fléchirent, & le culte commença autant par appréhension que par reconnoissance.

doit être au-dessus d'une vile matiere que la Nature ne fit pas dans l'idée qu'elle l'asservisse. Pourra-t-il dans ce moment ne pas partager la vertu de Titus, s'asseoir sur son Trône, comme son égal, son émule, & donner avec lui au monde, à la patrie, l'exemple d'un homme & d'un Citoyen vertueux? N'imaginons pas davantage. Ce sera l'extraction de l'Artiste, la pureté de ses mœurs, l'élévation de ses pensées, qui feront le scintillant de cet ouvrage: comme rien n'est pour la *maniere*, mais tout à la disposition la plus sage, sans une solide vertu, il ne fera que des masques: en vain, un coloris séduisant abuseroit sur l'élocution de ses personnages; où l'on ne parle pas grandement, l'on ne s'arrête guères, & en Peinture, comme en tout, le style sans des raisons ne fait rien. Loin d'ici l'Artiste intéressé, que la faim ou la cupidité poursuivroient! quand son esprit voudroit le dégager un instant de ses sujetions, étranger à la vertu, il n'en saisiroit que le simulachre, & le Monarque le plus simple, le plus parfait, au moins déshonoré par une main inhabile, pourroit bien être encore sous les traits d'un débauché. C'est bien le cas de dire que, pour peindre Alexan-

dre, il faut être Apelles, de sentir toute la force des raisons de Shaftesbury, quand il dit : « *Qu'il est une liaison si intime entre les Arts & les Vertus, que la connoissance bien entendue des uns, mene presqu'infailliblement à la pratique des autres* (Soliloques).

Il en est de même des autres passions qui exigent la plus grande expérience, la méditation la plus continuelle de l'esprit de l'homme. Je ne dis rien là qui ne paroisse nécessaire à celui qui est né Peintre : quiconque se mettra au-dessus de cette vérité, ne connoîtra pas son Art (13).

---

(13) Il faut que celui qui veut tenir le premier rang dans l'Art de la Peinture, examine bien la Nature, & qu'il se mette en état de connoître ce qui caractérise les mœurs, même de ceux qui gardent le silence. Lorsqu'il sera parvenu à posséder cette qualité jusques à un certain point, tous les obstacles disparoîtront, & sa main imitera parfaitement les actions de tous les hommes.

Philostrat. jun., in præmio Iconum.

Le sentiment est l'ame de la Peinture, comme de la Poésie. Avant d'indiquer les signes auxquels on reconnoît les grands Peintres, il est bon d'observer qu'on ne peint jamais bien les passions & les sentimens, si l'on n'en est soi-

Je ne dirai pas si le beau idéal de l'Art est, comme l'on dit, le produit du génie de l'homme, ou si effectivement la nature s'est montrée sous des traits si grands, si réguliers, bien que les générations aient produit les mêmes hommes, que les périodes des temps présentent toujours l'Univers sous une face constante, néanmoins les chef-d'œuvres qui restent de l'antiquité sont

---

même susceptible. Place-t-on un Héros dans une situation propre à développer en lui toute l'activité des passions? pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes sentimens dont on décrit en lui les effets, & trouver en soi son modele. Si l'on n'est passionné, on ne saisit jamais ce point précis que le sentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais; on est toujours en-deçà ou au-delà d'une nature forte. D'ailleurs, pour réussir, il ne suffit pas d'être en général susceptible de passions; il faut de plus être animé de celle dont on fait le tableau. Une espece de sentiment ne nous en fait pas deviner une autre: on rend toujours mal ce que l'on sent foiblement (Voyez *Helvétius*, Disc. 4). C'est ce qui faisoit que le Dominiquain pleuroit quand il avoit à exprimer la compassion, la douleur; & qu'il étoit pour le Carrache (son Maître) un exemple de conduite, en trouvant dans sa raison ce principe d'Horace que Boileau a si bien exprimé par ce Vers:

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

demeurés nos modeles : quoi qu'il en ſoit, devons-nous croire à la poſſibilité de trouver des originaux parfaits, ou à atteindre à la perfection des Grecs. Il ne s'agit, comme eux, que de bien connoître l'eſprit de l'Art, & de l'adapter heureuſement à l'inclination des hommes. Comment cela ſe peut-il ? Reſléchiſſons. L'homme ſouvent eſt moins frappé de ce qu'il voit, que de ce qu'il imagine; en outre de l'intérêt que comporte le ſujet que vous lui préſentez, il faut le rendre, cet intérêt, dans une proportion qui l'étonne, qui de prime abord domine ſes ſens : ceci eſt l'effet du génie, & quant aux moyens de l'Art bien employés, le Peintre ne fait imaginer davantage que par la conduite d'une belle invention. Il y a cela de particulier dans les beaux ouvrages, que les objets qu'ils préſentent, ſont comme le point central d'où part une multitude d'autres, que l'on ne peut voir, mais que l'on ſent. Il y en a (des objets) qui s'agrandiſſent à vos yeux, vous élevent, vous tranſportent, ſans que vous puiſſiez faire autrement. C'eſt là le grand, cette élévation naturelle que l'Artiſte a en lui, qui eſt plutôt un don qu'une qualité; il vous ſéduit, &

l'ame se soumet en admirant l'adresse : c'est là tout le pouvoir de la perfection, que j'ose dire dépendre peu de la volonté du Peintre. Pour le prouver, mettez en concurrence deux hommes dont l'habileté & l'érudition (égales d'ailleurs) se trouvent jointes à la bonne conduite : parce qu'il y a entr'eux une différence de dispositions naturelles, il s'ensuivra une différence d'effet, & le mieux né opérera le je ne sais quoi dont j'ai parlé plus haut, sans que l'autre s'en doute. Journellement des faits assurent cette vérité, si bien que j'attribue à une bonne organisation les brillants succès d'une profession quelconque ; que rien autre que la trempe de l'ame & l'élévation du génie, font cette célébrité dont l'homme impuissant est aussi jaloux.

La raison persuade qu'à mesure qu'un nombre d'individus se sont appliqués à l'étude de peindre, ils ont élevé peu-à-peu la gloire & l'essence de l'Art : la nature toujours superbe, toujours neuve, étant un puissant aiguillon pour eux, les besoins d'honorer l'homme (ou peut-être de le corriger), l'ambition louable de se surpasser dans la même entreprise, tout cela augmentoit le labeur, l'émulation, & faisoit que les Artistes étoient

moralement & physiquement excités aux plus grands efforts. Après avoir uni tous les succès de plusieurs siecles, venoit-il un esprit supérieur qui découvroit à vingt degrés pardelà la perfection connue, dès ce moment, tous les autres devoient franchir l'intervalle, ou rester avec mépris à l'ancien point. Que le courage ne fût pas général, ou le résultat en tout satisfaisant, l'Art n'avoit pas moins augmenté son importance de vingt degrés ; il ne rétrogradoit pas ; son but ne pouvoit baisser, quand bien même il se seroit passé un laps de temps considérable, sans donner un émule. C'est ce qui nous fait regarder de nos jours, comme le haut point de la Peinture, celui où Raphael l'a porté : quoiqu'il ne se soit pas trouvé depuis lui un aussi grand homme qui l'ait approché, ou porté plus loin. Sans quoi, faisons varier l'importance de l'Art comme les générations, ce ne sera qu'une alternative de succès inutiles ou de petite gloire : l'Art toujours foible, dans l'enfance, sera méprisable en lui-même, d'aucun profit pour l'humanité. Il en a donc dû être de lui comme des autres inventions, où la premiere idée une fois donnée n'a pu que s'accroître, &

tendre à une perfection qui sera l'ouvrage total des siecles.

Après que les Italiens eurent tiré des décombres de leur ancienne Métropole ces marbres précieux, derniers restes de la valeur Romaine, après que l'on eut donné à la sculpture grecque une nouvelle existence, les siecles d'ignorance & de barbarie disparurent : sitôt on eut l'idée de la Peinture, & l'accroissement de l'Art fut rapide. Les Cimabués, les Giottos préparerent un Leonard : à la sécheresse de ces Peintres débiles, un Raphael, un Correge, vinrent opposer la hardiesse la plus étonnante & le savoir le plus rare. D'un côté, Raphael endoctriné par des chef-d'œuvres, exhaussa la convention de l'Art aussi loin que le peuvent le génie & la passion de la gloire ; de l'autre, fidele à la vérité, selon un caractere simple, le Correge observa la Nature, saisit sa flexibilité, ces attraits qui la colorent, qui la parent, & les graces, heureux fruits du goût comme de l'adresse, servirent son imagination lorsqu'il sut qu'*il étoit Peintre*. Ces deux hommes incomparables substanterent à la fois la Peinture d'un principe vrai, d'un principe combiné, & elle fut alors

pour les yeux, pour la penſée, peut-être tout auſſi majeſtueuſe & engageante qu'elle le ſera jamais. Par ce trait hiſtorique, qui prouve que l'interruption d'un Art n'en abaiſſe pas la perfection, telle que ſoit la durée & le malheur des circonſtances, prouverons-nous que la célébrité d'un Artiſte eſt indépendante de ces dernieres, & qu'il eſt toujours libre, ſans contrainte, s'il a l'inclination de faire des Ouvrages fameux (14)?

---

(14) Sans nous ſervir d'événemens étrangers, jettons les yeux ſur notre France : contraires en cela des Grecs, dans les temps les plus orageux de la Monarchie, nous eûmes auſſi nos Polycletes *. Loin des factieux, du trouble, de ces ſcenes horribles du fanatiſme & de l'ambition, les Gougeon, les Couſin, les Pilon, donnoient l'exemple d'une ſageſſe tranquille; & leur vertu ſavoit oppoſer au déſordre, à l'horreur, un chef-d'œuvre ſublime. Ces Hommes fameux, que, ſur une plage de ſang, la Nature ſemble avoir engendrés tout adultes, donnerent la connoiſſance de nos Arts, firent des regles, & préparerent avec un mérite que rien ne put effacer, la gloire du dix-ſeptieme ſiecle. Eh bien! comme l'on voit, le mal ne gagne pas généralement; les atteintes gliſſent ſur le cœur

* *Fecit* (Polycletus) *& quem Canona artifices vocant, lineamenta Artis ex eo petentes, velut à lege quâdam : ſoluſque Hominum Artem ipſe feciſſe, Artis opere judicatur.* Plin. Nat. Hiſt. Lib. 34.

Observons le Correge, pauvre, dénué de tout, soutenant l'Art au prix de la misere, mourir dans son village sans autre jouissance que la contemplation innocente de ses Peintures. Aux angoisses d'une vie la plus pénible, opposons les aises d'un Raphael, qui d'ailleurs placé presque sous la thiare, accablé de biens, d'honneurs, parvient sans peine à l'immortalité, & reçoit à sa mort une sorte d'apothéose. Non, il ne paroîtra pas que les faveurs ou l'oubli du Souverain af-

de l'Homme de bien; & les noms vénérables de l'Hôpital, de Morvillier, de Montagne, que je pourrois joindre à ceux de ces Artistes, prouvent que dans le siecle le plus perverti, il existe néanmoins un vrai courage, un héroïsme. C'est donc au milieu de la consternation que le génie plaça chez nous l'enfance de la Peinture & de la Sculpture; c'est quand tout étoit à l'encontre de l'intérêt des Artistes, que rien ne sembloit moins leur promettre d'agrément, aucun honneur. Lecteur, réfléchissez sur la dureté de ces temps, pour confondre la cupidité des talens vulgaires, ou bien cette arrogance scientifique qui fait sortir les Arts d'un principe de dissolution. Mais qu'ai-je dit? talens vulgaires! en peut-il être? le vice qui les produiroit, en faisant la honte des Arts, couvriroit l'esprit humain de bassesse & d'opprobre: non, il n'en est pas.

fectaſſent ces deux perſonnages : c'étoit la même vertu rangée ſous l'habit humble de Socrate, & ſous le faſte de Platon ; le même courage qui ſe préſervoit des inconvéniens des richeſſes, ſupportoit & bravoit les atteintes du beſoin ; le même déſintéreſſement, la même ſimplicité, qui recevoient ſans danger l'accueil des hommes, ôtoient la penſée de s'en ſoucier ou de s'en croire digne : les graces à rendre d'un ſort trop favorable, compenſoient le ſilence de l'homme ſouffrant ; & ſuivant deux chemins en tout oppoſés, l'un dangereux par les viciſſitudes du malheur, l'autre par celles qui viennent de la proſpérité, ces hommes divinement célebres, arriverent au même terme, partagerent la même couronne (15).

---

(15) Néanmoins la poſition de Raphael le rend plus grand que le Correge. Il faut plus ſe garder contre les inconvéniens qui naiſſent des richeſſes, que contre celles de l'infortune. Un homme, à force d'être malheureux, prend l'habitude des revers : qu'ils ſoient ſucceſſifs, il les prévoit, les attend ; ſi bien que quand ils le frappent, ſon courage & ſa raiſon en ont déjà émouſſé la partie la plus dangereuſe : en outre, ſon état au plus bas terme ne peut varier que pour changer en mieux ; & s'il ſe ſent d'une

Nous devons donc rejetter l'opinion qu'il nous faudroit les mœurs, les consti-

---

révolution, c'est donc pour revenir au point d'où il étoit parti; au point où il s'étoit fait un plan de sagesse pour supporter la vie, même s'en défier selon les circonstances. D'ailleurs cet homme vit presqu'isolé; il socie peu, par conséquent il est moins en bute à la corruption des autres : ce qui n'est pas de l'opulence, qui, sous l'apparence la plus séduisante cache des dangers que l'on a rarement l'adresse d'éviter. Le mal prend l'attrait du plaisir; alors on le savoure avec délectation; c'est une liqueur la plus agréable au goût, dont l'esprit fermente au-dedans de nous, & qui (sans qu'on y pense) assoupit toutes les vertus, qui en détruit la vigueur : l'homme dort absolument pour le reste du monde, en étant la dupe de mille chimeres que la raison détruit si elle opere son réveil. Mais s'il n'a pu se préserver de cet état léthargique, une fois revenu à lui, il ne pourra gueres supporter son dénuement: la foiblesse ou la honte du passé iront jusqu'à lui faire regretter ses erreurs, semblable à ce Grec insensé, qui, journellement au Cirque, applaudissoit, battoit des mains, croyant voir des Acteurs représenter, & qui reprocha à ses parens de lui avoir ôté tout son bonheur en le faisant guérir. Aussi est-il peu de ces fous riches qui guérissent; en cela sont-ils plus supportables que d'être sages malgré eux : au contraire, le sont-ils par la volonté? ils sont plus estimables que ces gens dont toute la vertu tient à une position gênée, & qu'il faudroit voir alternativement user des

tutions de la Grece, même le climat de l'Italie, pour nous rendre capables de reporter l'Art au point d'où il semble descendu (16): notre position politique ne formant point d'obstacles, la protection éclairée des Potentats nous donnant toute liberté, & nos habitudes pouvant se réformer. Aussi n'importent le lieu, le temps, où vit un esprit privilégié : saisissant la vertu avec ses devoirs, ses agrémens, il fait le bien sans crainte, sans espoir; il lui suffit de

---

moyens, ou s'en passer pour juger ce qu'ils sont.

(16) C'est uniquement aux causes morales qu'on peut, dans les Sciences & dans les Arts, attribuer la supériorité de certains Peuples sur les autres, & qu'il n'est point de Nations privilégiées en vertu, en esprit, en courage. La Nature à cet égard n'a point fait un partage inégal de ses dons. En effet, si la force plus ou moins grande de l'esprit dépendoit de la différente température des Pays divers, il seroit impossible, vu l'ancienneté du Monde, que la Nation à cet égard la plus favorisée n'eût par des progrès multipliés, acquis une grande supériorité sur toutes les autres. Or l'estime qu'en fait d'esprit ont tour-à-tour obtenu les différentes Nations, le mépris où elles sont successivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats sur les esprits.

V. Helvétius, *Disc.* 3 *de l'Esprit.*

penſer qu'il y a un ſeul homme dans la République qui le voit, qui peut profiter de ſes œuvres, pour qu'il ne ſe propoſe point d'autre plaiſir & d'autre récompenſe : cette idée eſt le terme de ſa ſatisfaction (17). Où êtes-vous, mânes du Pouſſin & de Protogène, pour nous dire ſi vous fûtes beaucoup dépendantes de l'adminiſtration tumultueuſe des Princes, ſi votre amour pour les hommes étoit ſubordonné à l'influence de celle-là, ou quelle part votre intelligente ſenſibilité pouvoit prendre à l'humeur débonnaire ou menaçante

---

(17) Un Grand-Homme eſt toujours modeſte : ſans cela, ſi on lui demandoit en vertu de quoi il agit, il répondroit : » Je ſuis ſimplement une machine un peu plus parfaite, » engagée dans la maſſe des choſes; ma route » eſt rapide & calculée par un principe hors » de moi, tellement que j'écarte à droite & à » gauche les plaiſirs ou les peines qui ſont » obſtacles, j'arrive au but ſans avoir penſé à » moi : parce que dans ma maniere d'être l'idée ne » doit pas m'en venir. Je finirai couvert d'honneur » ou d'ingratitude par les hommes ſans que je » m'en plaigne, parce que mon exiſtence ne » m'appartient pas «. C'eſt-là un problême dont la ſolution n'eſt pas facile à l'eſprit humain : à propos duquel on peut s'écrier ſur les œuvres de la Nature, *O altitudo !*

d'un Souverain? Michel-Ange lui-même, avec tant de fierté naturelle, s'est-il jamais senti de la sévérité de Sixte-Quint? Lorsque l'Europe trembloit, qu'elle craignoit des fers, la liberté sous le nom de l'honneur inspiroit-elle moins le Brun : & Louis XIV par ses rivaux taxé de despotisme, imprima-t-il sur les Arts les caracteres du joug & de la servitude? Non, ce n'est pas selon les variations politiques que l'Art s'accroît, qu'il est capable du plus bel éclat; c'est par la vertu de l'homme, je le répete, qui, sans déroger aux convenances, est dans tous les lieux toujours indépendante. Aussi tel est l'effet de la Peinture & de son principe, que malgré la méchanceté ou la malice des hommes, ils finissent par les reconnoître & les admirer.

Mais nous autres, actuellement, pouvons-nous tenir en Peinture un langage éloquent? Si pour nous faire entendre & pénétrer, les avis les plus durs, les conseils les plus hardis, doivent être donnés avec une grandeur qui en impose, oserons-nous jetter les yeux sur nos manieres, sur notre conduite? Hélas! que deviendrions-nous si l'austere sagesse des Anciens nous appelloit

tout-à-coup à l'examen des dispositions requises ? Ebauchons rapidement nos inconséquences, peut-être la cause de l'avilissement de l'Art : par la considération de la marche des choses, par le préjudice monstrueux résultant d'une mauvaise éducation, & de l'introduction inconsidérée dans ce même Art.

D'où sortons-nous, qui sommes-nous, la plupart qui voulons instruire ? quelle est notre extraction, nos lumieres, notre courage, pour nous croire propres à imaginer quelque chose de grand plutôt qu'original (18) ? Pour peindre les passions, il faut les connoître, les sentir. Quelle est notre sensibilité, notre expérience ? Avons nous assez de sagacité pour adopter, juger les choses dans le vrai ; notre profession nous paroît-elle plus épineuse qu'agréable ; est-ce bien la raison qui nous la donne, est-ce bien elle qui nous y maintient ?

(18) Helvétius dit que le neuf & le singulier dans les idées ne suffit pas pour mériter le titre de génie ; il faut de plus que ces idées neuves soient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéressantes. C'est en ce point que l'ouvrage de génie differe de l'ouvrage original, principalement caractérisé par la singularité. *Disc.* 4.

Sommes-nous beaucoup à peſer ſcrupuleuſement nos forces, à pourſuivre plus avant ſi elles ſont compatibles, ou à revenir ſur nos pas dans le cas contraire? Chaque âge en ajoutant à nos perfections, nous fait-il rapporter au point d'où nous ſommes partis, la poſſibilité & les moyens gradués d'arriver à celui où nous courons? Nous voit-on à fur & à meſure rectifier les erreurs, les omiſſions ou les défauts qui reſtent après les commencemens de l'étude, comme venant d'une éducation, d'une maniere de vivre contraire à l'eſprit de la Peinture, même de l'ignorance de ſes plus importans préceptes? Nos Ouvrages marquent-ils l'accroiſſement de nos vertus, qui eſt le plus grand parmi nous de lui-même, ou bien celui qui doit à un Maître eſtimable la connoiſſance de ſon être? En un mot, quelle eſt l'élévation autant philoſophique que recommandée qui nous donne ſucceſſivement l'Artiſte adoleſcent, profès, & rédigeant les exemples, faiſant des loix? Répondons avec ordre.

A l'inconvénient déjà de ſortir des baſſes claſſes de la Société pour la plupart, où le manque d'éducation &

d'une certaine maniere noble de voir, nous font juger les choses selon une grossiéreté dont les plus grands efforts ne nous corrigent pas toujours; à cet inconvénient, dis-je, se joint celui qui vient de nos usages, que les parens décident l'état de leurs enfans avant le temps où la Nature manifeste l'inclination. On nous fait prendre le crayon, moins selon notre goût que selon l'intérêt ou la vanité, & nous sommes engagés loin dans une carriere pénible, quand notre raison peut réfléchir si nous y sommes à propos. Comme il faut de bonne heure se former à l'adresse de dessiner, à exécuter d'une main souple tout ce qui dans la suite viendra de l'imagination, notre enfance est donc partagée entre l'étude physique de la Peinture, & l'étude telle quelle du monde. N'allez pas croire, Lecteur, que nous recevons une éducation conforme à notre état futur (19):

(19) Deux causes principales semblent s'opposer aux progrès des Sciences & des Arts, & empêchent qu'il ne se forme de Grands-Hommes. La premiere est que les parens sont dans l'usage d'appliquer leurs enfans à toute autre occupation que celle vers laquelle la Nature

nous n'avons le plus ordinairement que les habitudes de nos proches pour exemple, que leur logique plus ou moins désintéressée au lieu de préceptes & de définitions; si bien que nous grandissons manquant des connoissances les plus vulgaires, que nous sommes long-temps à penser dans les ateliers que l'Art n'est autre chose que de bonnement faire le portrait d'un objet, que d'employer des couleurs d'une maniere agréable & lucrative. C'est en vain que nous espérerions trouver dans nos camarades plus anciens

---

les porte: la seconde est que dans le cas où ces jeunes-gens s'appliqueroient suivant leur goût à tel ou tel Art, on ne leur montre point la route la plus courte & la plus sûre qui les conduiroit au but qu'ils se sont proposé.

M. Algaroui, Essai sur la Peinture.

Il n'est pas étonnant de voir tant de traits d'imagination & de génie dans les Ouvrages des Anciens, parce que les Artistes Grecs n'étoient point des hommes pris dans la classe du Peuple; ils avoient reçu une bonne éducation, & leur esprit étoit très-orné. Ils étoient plutôt les égaux que les subalternes de ceux qui les employoient. Leur goût se perfectionnoit par la fréquentation de la Cour, & s'étendoit par la lecture de leurs Poëtes: c'est la raison pour laquelle leurs études influoient sur leurs Ouvrages.

Webb, Recherches sur la Peinture, Dial. 4.

dans l'étude, une ſorte de conduite qui ſervît à la nôtre, qui nous indiquât le vrai chemin pour arriver un jour à la perfection morale de l'Art, ils ne ſont pas plus parfaits que nous: comme ils n'apportent dans les atteliers que les manieres de leurs familles, au lieu d'épurer celles-ci par les bonnes regles qui ſeroient dignes des autres, nous les trouvons moins éleves d'un Art diſtingué, que toujours *Peuple*, enclin à cette baſſe faconde, à cette malignité tracaſſiere, qui ſi elle n'annonce pas un caractere noir & méchant, marque au moins un eſprit futile & ſuperficiel. Compterons nous ſur la vertu des Maîtres pour nous enſeigner les élémens théoriques & pratiques d'un talent capable d'éclairer les hommes? Hélas! pénétrons juſques dans leur cabinet pour les connoître, les juger, pour ne point trop mettre en eux nos eſpérances. Comment les voyons-nous? leur aſpect inſpire-t-il l'application, la gloire, les bonnes mœurs & le déſintéreſſement? leur front annonce-t-il l'aſſerviſſement auſtere à la vérité, à la vertu? Sont-ce des Sages qui ſous le portique contiennent, dirigent, perfectionnent une jeuneſſe fougueuſe par

la ſolidité des conſeils? les voit-on animés d'un ſaint zele, former le cœur, élever l'ame & le génie de ceux qui ſe rangent auprès d'eux, faire pour l'Art des champions illuſtres, pour la Patrie des Citoyens? L'amabilité, la diſcrétion, le commerce engageant de leurs perſonnes, tout cela fait-il de leurs Eleves autant d'amis, autant d'enfans? eſt-ce l'amitié qui nous lie tous d'un lien aimable, indiſſoluble: eſt-ce ce ſentiment principe d'une douce joie, de plaiſirs purs, qui cache les épines de l'étude, qui conſole des mortifications qui à l'extérieur nous arrivent de la part du monde? La même main excitée par la bienveillance du Maître, par ſon humanité, fait-elle honneur à la Peinture, à la ſageſſe, en opérant un bon Ouvrage, une bonne action? Voit on la plus attendriſſante émulation ſe rappeller les pleurs qu'elle a ſéchés, pour rendre avec énergie le ſpectacle du malheur? Arrive-t-il qu'à la nouvelle d'un trait de ſenſibilité, le Maître preſſe ſur ſon cœur le Diſciple attendri, que celui-ci dans ce qu'il a fait ne voie rien de lui, mais l'effet d'une raiſon ſolide, des ſoins conſtans d'un Mentor ſage qu'il prie le Ciel de lui conſerver?

Ah! ce rapport intime n'eſt qu'idéal ou bien il n'exiſte que dans l'hiſtoire, où les Carraches & d'autres Artiſtes ſont la condamnation de nos fiers & indolens Inſtituteurs. Se peut-il que de nos jours les Maîtres autant inacceſſibles que des Deſpotes, dédaigneux ſur ce qui nous eſt perſonnel, oſent mettre un intervalle rebutant entre eux & nous! comme s'il ſe pouvoit que l'orgueil & la ſtupidité fiſſent naître cette vénération que l'amour & le ſavoir excitent, & dont ces Maîtres ſont ſi jaloux. Pour ne s'arrêter à nous que ſelon qu'il importe à leur vanité, à leur beſoin, leurs procédés ſont calculés, leur communication myſtérieuſe: mais avec le temps l'intelligence nous déſabuſe; libres de toute reconnoiſſance, avec un feint reſpect, nous pénétrons dans le ſanctuaire de l'Idole; notre offrande nous vaut le plaiſir d'en obſerver la difformité, l'impuiſſance; & nos prieres finiſſent par être ſouvent ſans motif, ſi nous ne comptons pour rien de chercher en Alcibiade à parler d'une Statue ridicule, à nous amuſer de ſes dimenſions, & de la futilité de ſa matiere. Enfin, ſans l'exemple des Maîtres, ſans le ſecours de nos émules, ſommes-

nous avancés dans la pratique de l'Art, ſommes-nous capables de quelques talens? alors nos yeux ſe deſſillent, le champ de la Peinture que nous avions ſuivi dans l'obſcurité, apparoît & ſe conçoit: c'eſt-là le moment où rapportant tout à nos forces, à des conſidérations ſociales, nous décidons d'aller en avant ou de rétrograder. Que dis-je, rétrograder? bien ou mal nés, nous ſommes grands, & il nous faut un état. Les Arts faiſant dans le Royaume l'intermédiaire entre les plus hauts rangs & les derniers, il ſe peut qu'une vanité à l'abord pardonnable, nous empêche de penſer à ceux-ci; encore que l'amour de ſoi, la crainte des propos, nous décident: & il ne nous paroît pas repréhenſible (parce que cela eſt fréquent) de reſter Peintre malgré la raiſon, quand l'étourderie nous a habitués à l'être. Après tout rien n'effraie, les contendans n'intimident point, & nous trouvons aſſez d'argumens pour faire connoître que nous les valons bien. Nous raſſemblons donc ce que nous avons d'adreſſe, avec notre peu de lumieres, pour enfiler & ſuivre la route battue: bien que le mérite à préſent ſoit indigne des récompenſes

&

& des honneurs qui en ſont le prix, nous les recherchons néanmoins, parce qu'elles le ſuppoſent, & qu'elles ſervent à l'opinion. Y a t-il une confédération qui donne l'infaillibilité? il faut en être : parce qu'une fois membre, on appelle comme d'abus des bruits qui nous ſont contraires, & que l'on mépriſe la plus ſaine critique, les reproches qui ne nous plaiſent pas: auſſi l'on ſe récrée par la chimere d'être un grand homme, ce que l'on n'a garde d'attribuer à la patience, à l'eſprit qu'on a eu une fois en ſa vie (20), encore moins à la complaiſance qui nous a ſervis. Tous ces noms immortels d'Artiſtes paſſés ne nous donnent pas la plus petite envie de marcher ſur leurs traces, tant nous nous en tenons à la ſageſſe de nos pairs. Fideles à leur commune maniere, au ſyſtême régnant; courtiſans & dociles, à la fin nous ſommes quelque choſe parce que la Compagnie l'a dit, que malgré les conſciences elle décide la foi en matiere de talent, & que hors

(20) Nous avons beaucoup de Peintres d'eſprit, avec cela ils ſont médiocres; pourquoi? c'eſt (comme l'a bien dit Helvétius) que l'eſprit ne devine jamais le langage du ſentiment.

d'elle il n'eſt point de ſalut. Le cri des miracles eſt-il parti du Sallon ? il reſte après à la clameur de nos cotteries de nous les attribuer aux trois-quarts. Auſſi-tôt ces automates femelles qui du fond de leur bergere parlent de tout, en décident, diſpoſent leurs cohortes, donnent l'ordre : notre réputation eſt pertinemment conſolidée, parce qu'elles ſe connoiſſent en rouge, & que nous ſommes des êtres aſſez médiocres, aſſez ſots, pour adopter ou ſuivre journellement leur capricieuſe fantaiſie. Obſervez que le coup-d'œil des femmes n'arrive jamais ſur nos Ouvrages qu'à travers notre perſonne, & ceux-là ne ſont priſés qu'autant que nous ſommes aimables, que nous avons des airs, du ton, de la ſoupleſſe, que nous les ſervons de nos aſſiduités, que nous ajuſtons à leur *immenſe génie* le rhythme de la Peinture. Auſſi trouvons-nous grace devant la plus difficile, ſi nous avons repréſenté Cornélie avec un nez retrouſſé, ou Agéſilas en habit de ſatin (*). Cela n'eſt pas aſſez pour

(*) Les femmes en général n'aiment aucun Art, ne ſe connoiſſent à aucun, & n'ont aucun génie. Elles peuvent réuſſir aux petits ouvrages

concevoir la ſervitude qui déshonore l'Art; il y a encore de ces Midas dorés

---

qui ne demandent que de la légéreté d'eſprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philoſophie & du raiſonnement; elles peuvent acquérir de la ſcience, de l'érudition, des talens, & tout ce qui s'acquiert à force de travail: mais ce feu céleſte qui échauffe & embraſe l'ame, ce génie qui conſume & dévore, cette brûlante éloquence, ces tranſports ſublimes qui portent leurs raviſſemens juſqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes. Ils ſont tous froids & jolis comme elles; ils auront tant d'eſprit que vous voudrez, jamais d'ame. Ils ſeroient cent fois plutôt ſenſés que paſſionnés. Elles ne ſavent ni décrire ni ſentir l'amour même. Or, par-tout où dominent les femmes, leur goût doit auſſi dominer; & voilà ce qui détermine celui de notre ſiecle.

J. J. Rouſſeau, Lettre ſur les Spectacles.

Le Grand-Homme qui dit tout cela, en tire cette conſéquence: Que nos Ouvrages n'étant faits que pour amuſer des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, c'eſt le moyen de reproduire inceſſamment les mêmes objets, & de les rendre toujours nouveaux; que nos talens ſe ſentent de nos frivoles occupations: agréables, ſi l'on veut, mais petits & froids comme nos ſentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand'peine à donner à des riens. D'ailleurs, livrés à de puériles habitudes, à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand?

qui vont par-tout ſe targuant de notre exiſtence, qui la font le produit de leur libéralité, & qui ne craignent pas de montrer le *bout-d'oreille* en attribuant à leur érudition preſque la totalité de notre mérite. Voilà comme les réputations ne ſont en général rien autre choſe qu'un ſtratagême prolongé : tellement que l'occaſion nous raſſemble, qu'elle nous porte entre Confreres à déduire les moyens qui nous ont été particuliers : un ris involontaire part de nos levres, & notre bonne foi pour ce moment ne reſſemble pas mal à celle des Augures dont parle Cicéron. Quoi qu'il en ſoit, nous avons mis un certain temps à faire croire que nous étions quelque choſe, nous finiſſons par en être perſuadés nous-mêmes : ſi nous n'avons pas l'enthouſiaſme qui éclaire ſur la vraie difficulté de l'Art, nous avons le délire qui porte à l'ajuſter à notre extraction, à notre mode : nous retranchons, nous dégradons, en criant merveilles ; & nous pourſuivons avec une intolérance la plus aveugle l'audacieux qui ne voudroit pas y croire. La foibleſſe de notre pénétration qui dans le cours de nos études a fait de nous un être ſervile & dépendant, nous

donne à la ſuite l'idée d'une compenſation; & maîtres à notre tour nous voulons primer ſur des ſubalternes, même ſur nos égaux: encore la rivalité, l'envie (penchans habituels d'une petite ame), nous ſuggerent la domination, l'intrigue, & la conduite la plus inſidieuſe: s'il y a des préſéances, des dignités, des graces à partager, nous avançons tous les premiers, nous ſommes tous méritans, les plus dignes de paroître: & Dieu ſait ce que l'excluſion engendre de combats & de peines. Un Patriote ſcrupuleux voudra-t-il que nos lumieres & notre conſcience s'acquittent vertueuſement envers le Souverain de l'application de ſes dons? Eh! que nous importent l'Art & la Patrie, ſi notre intérêt ſe trouve bien d'acheter de nouvelles créatures de l'argent de l'Etat? La faveur paſſe-t-elle encore pour impudente? N'eſt-ce pas autant ordinaire qu'impuni, que la cabale émonde de trop près des talens eſtimables; qu'ils ſechent & périſſent dans le dernier découragement, ſans que la vindicte publique nous puniſſe de cette action? Non, non, que l'on ne nous rappelle pas à plus d'équité: ſubſtantés dans l'Art d'un principe matériel, nous

ſommes peu capables de vertus. L'harmonie qui nous rapproche les uns des autres ne reſſemble pas mal à la frénéſie des Soldats de *Cadmus*. Je ne ſais ſi nous avons leur nature ; mais nous paroiſſons pour nous battre, & nous finiſſons comme eux, ſans qu'il reſte rien de nous au monde.

Faut-il m'arrêter au troiſieme point où l'Artiſte vétéran devroit, ſous les cheveux d'un Neſtor, montrer un chef radieux que la ſageſſe & le temps honoreroient ? Jugez, Lecteur, de ce qu'il va être par ce qu'il a été, & contenez-vous. Qu'eſpérer de ce vieillard vain, qui ſe croit la ſcience infuſe, dont la caducité opiniâtre & verbeuſe ſe plaît à humilier l'homme viril, à réprimer la vivacité de ſon génie, à compaſſer celui-ci ſelon la froideur de ſa tête, ſelon la débilité de ſes organes ? Que la vérité brave une fois ſes déciſions, alors ſes larmes, ſes plaintes, ne préſentent que l'ingratitude, l'audace & le mépris : il obſede, on ne peut y tenir ; ſon âge veut des égards, il fait tant qu'il en obtient, & la vieilleſſe auſſi eſt ſupportable par un hochet. Ne croyons pas que c'eſt au dernier âge où la ſageſſe nous attend pour réparer

la légéreté, les inconséquences avec lesquelles nous avons passé les autres. Non, si nous ne fûmes pas engagés à y parvenir dans le temps avec un esprit fort & courageux, les tentatives d'une raison décrépite seront inutiles & ridicules. C'est encore plus illusoire de prétendre guider les hommes. L'expérience montre que pour faire des loix, rédiger des maximes, il faut avoir passé par tous les cercles de la vie; que pour concevoir quelle est la nécessité, ce qui assure la pratique, ce qui préserve de l'infraction de ces mêmes loix, il faut être bien illuminé afin que le joug soit assez salutaire, assez bien préparé, pour que nous fussions nous-mêmes résignés à le porter. D'ailleurs, comment donnons-nous une valeur à nos sentences? n'est ce pas en faisant jetter un coup-d'œil sur notre conduite passée, où nos exemples prouvent qu'il est avantageux & solide de se régler sur nous?...

Je n'augmenterai pas les réflexions qui viennent en foule se ranger sous ma plume; j'en ai dit assez, peut-être trop, pour montrer que nous sommes loin de la maniere de vivre originelle que la Peinture exige. Mais que résulteroit-il

de la réforme desirée, s'il se trouvoit un homme assez fort pour la tenter? le voici brievement.

Plein d'amour pour la gloire & les autres hommes, croyant toujours à la Patrie, à l'honneur, parce que la différence des Gouvernemens n'exclut pas ces deux sentimens, l'Artiste opéreroit avec cette modestie simple qui vivifie le talent: il ne placeroit le plaisir que dans la certitude d'avoir bien fait: un morceau seroit-il conçu, exécuté dans toute la plénitude de ses moyens, & du scrupule, qu'à peine fini, il l'enverroit au jugement public. Il ne se montreroit pas; il attendroit dans le silence, parce que c'est par son œuvre qu'il doit valoir, & non son œuvre par sa personne. Il se persuaderoit ce même Public sans partialité, parce qu'il est lui sans ostentation, & de la meilleure foi. Eh bien! quels seroient les agrémens qu'il tireroit de cette démarche? aucuns. Si son Tableau étoit mauvais (ce que nous ne présumerons pas), on n'en diroit rien. S'il étoit passable, au-dessus de l'ordinaire, l'on en riroit; mais si c'étoit un Ouvrage étonnant, alors il seroit perdu. La médiocrité avec tous les vices dont

elle eſt la mere, prenant les devans, s'acharneroit à le diſcréditer: les *ſi*, les *mais*, les équivoques, les calomnies, obſcurciroient les plus belles parties. Parce que l'Auteur ſeroit inconnu des cotteries, cette négligence prêteroit à le deſſervir: la cabale titrée viendroit d'un air empeſé, d'un regard diſtrait, éplucher ſon œuvre, elle diroit les levres alongées (tirant à la moue): *Mais quel eſt cet homme? on ne ſait d'où il vient: débuter ainſi, de lui-même, en vérité c'eſt préſomption: laiſſons-le faire, attendons un ſecond Tableau pour convenir que celui-ci eſt bien de ſa main, puis un troiſieme, puis un autre; ſi après cet Auteur eſt toujours original, ou buté contre nos uſages, tant pis: il ſe trouvera mal de ſa ſinguliere conduite.* Effectivement, Lecteur, le voilà pour la vie obligé à repouſſer les traits les plus amers, à entendre les propos les plus contradictoires à l'eſtime qu'il envioit, qu'il s'efforçoit de mériter. Viendroit il avec aſſurance rappeller ſes Confreres à l'intégrité? ô Dieu! quelle démence! Pour être noble & franc, il ſeroit vaniteux; ſon penchant à devenir illuſtre ſeroit pris en mauvaiſe part, il ne marqueroit que de l'orgueil: ſa ſenſi-

bilité, son enthousiasme de vertu, ne seroient qu'une petitesse d'esprit, que l'inconvénient de l'inexpérience; & on l'enverroit comme un pleureur mourir misérable, sans plus de plaisir que le Dominicain, d'oser se croire un Peintre passable (21).

Voilà les risques d'une maniere de vivre conforme à celle des Anciens, trop décourageans peut-être, & qui demandent une fermeté extraordinaire : qui osera les courir sera recommandable, & son triomphe sera d'autant plus beau que l'action est dangereuse & nécessaire.

Cependant avec un peu d'unanimité & d'entendement parmi les Peintres, cette réforme tant pénible ne le seroit plus : il ne s'agiroit pas de s'asservir à l'austérité d'un Protogene, de ne manger

---

(21) C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hasard, entre les hommes ordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame, & qui refuse de se prêter au génie de son siecle, & de s'avilir par des productions puériles : malheur à lui! il mourra dans l'indigence & dans l'oubli.

J. J. Rousseau.

pendant la confection d'un Ouvrage que des racines bouillies; il ne s'agiroit pas non plus de sécher sur des Tableaux, & de sortir de son cabinet atténué par l'échauffement & l'étude, semblable à un mort qui sortiroit d'un sépulcre: on peut arriver à une grande gloire sans tant de macérations & d'invisibilité. Il n'y a seulement qu'à remettre de garde le civisme, la vérité, la justice aux portes des Lycées; qu'à empêcher les Praticiens de devenir hommes du monde (22), que n'admettre dans les

---

(22) La maniere de vivre des gens du monde est une dissipation continuelle qui, contraire à l'habitude de méditer, ne peut convenir en rien à un homme studieux. Pour concevoir un plan vaste, une grande entreprise, il faut être tout à soi, & je doute jamais que l'on fût intéressant dans un cercle, si l'on y combinoit une Henriade ou le Jugement de Michel-Ange. La connoissance des gens du monde est toute en usages, en attentions qu'oublie tout homme absorbé dans des recherches profondes, occupé d'idées grandes & générales. Aussi (dit Helvétius) cet homme paroît-il presque toujours ridicule, parce qu'il est peu de gens qui le souffrent, moyennant cette vérité: *Que la connoissance des petites choses suppose toujours l'ignorance des grandes.* Avec cela tout homme qui mene à-peu-près la vie de tout le monde

corporations des membres invulnérables au vice, ſourds à tous autres mots qu'à ces deux, *Vertu*, *Patrie*; pour qui l'argent & les dehors du luxe ne ſoient d'aucun attrait; alors bons ſujets, Citoyens, fideles à la Nature, à l'étroite obſervance des regles humaines & de l'Art, nous verrons encore les Artiſtes tels qu'ils étoient & qu'on les aimoit, & la Peinture briller d'un nouvel éclat. Pour que cela s'opere facilement & ſans lenteur, dirai-je que ce ſeroit à l'Adminiſtration à en donner l'ordre? Devroit-elle preſcrire des mœurs, des exemples, afin que l'on ſache que c'eſt au travail le plus fructueux, à l'application la plus heureuſe, qu'elle accorde ſes diſtinctions & ſes libéralités? Après que ſa prudence ſeroit approuvée, imitée des particuliers; que ceux-ci & les Artiſtes ſauroient à quel eſcient l'Etat donne & que le mérite l'exige,

---

n'a que les idées de tout le monde: un pareil homme ne s'éleve point au-deſſus de la médiocrité; ce qui fait ajouter au même Ecrivain, que tout homme qui ſe concentre dans l'étude d'objets intéreſſans, vit iſolé au milieu du monde: qu'il eſt toujours lui, & preſque jamais les autres.

alors on ſeroit remonté à l'eſprit des Inſtitutions Académiques : réunis ou épars, les Peintres & les Sculpteurs ne penſeroient pas moins parfaitement que les Artiſtes du dernier ſiecle ; il ſeroit encore des le Brun, des hommes eſtimables qui ſans rivalité, mais par vertu, tâcheroient d'aller au-delà du plus haut point de la célébrité connue. Eh quoi ! ſous un Roi bienfaiſant dont les Miniſtres éclairés & ſenſibles, préparent encore l'amour qu'il a pour ſes Sujets : quand un Mécene vigilant & généreux, rappelle ſans ceſſe la vigueur des Arts par la profuſion des dons de ſon Maître : notre génération tant mémorable par ce patriotiſme, nous préſenteroit-elle comme des ingrats, ou comme des Peintres pareſſeux & avides, plus empreſſés d'abuſer des nouvelles graces qu'à s'en rendre dignes? non. Il eſt encore des cœurs dociles, à qui le bien public n'eſt pas indifférent pour qu'ils négligent d'y coopérer. Où ſont-ils ? dans ces mêmes Académies ſuſceptibles de beaucoup de reproches, & dont l'exiſtence préſente ne nous paroît bonne qu'en une ſeule choſe (23).

---

(23) Je reſpecte infiniment les Académies,

Si j'ai bien gradué mes raiſonnemens, on ſent que c'eſt d'une bonne organiſation, d'une conduite toute particuliere que dépend le ſuccès dans les Arts. Néanmoins cette conduite peut convenir à tous les hommes; elle n'eſt que celle du ſage, celle qui nous eſt preſcrite autant par la raiſon que par l'amour perſonnel. Quoi de plus facile, de plus avantageux en effet, que de nous tenir en garde contre la dépravation, que d'être dans une perpétuelle défiance de nous-mêmes? Cette défiance nous donne à la fin la connoiſſance

---

mais la vérité n'y doit rien perdre: je ſuis d'abord Citoyen, enſuite Peintre, l'un & l'autre de mon mieux, de ſorte que cette diſpoſition d'états arrange mes devoirs. Qu'on ne vienne pas ici me reprocher des choſes que j'ai trouvées ſur les levres de tout le monde; car ſi j'avois à combattre, je me défendrois à outrance, en répétant ces paroles d'Alexandre: *Enfin j'ai trouvé un péril digne de mon courage.* » Juſtice » & vérité (dit J. J. Rouſſeau), voilà les » premiers devoirs de l'homme. Humanité, » Patrie, voilà ſes premieres affections. Toutes » les fois que des ménagemens particuliers lui » font changer cet ordre, il eſt coupable ». C'eſt pour ne point l'être, moi, aux yeux de perſonne, que je prie ceux à qui je pourrois déplaire, de s'appaiſer, d'écouter leur raiſon, & de me juger de ſang-froid s'il eſt poſſible.

du cœur humain; nous parvenons ſans danger à juger par lui, à adopter par analogie les objets qui nous convien-nent, & nous parcourons le dédale du monde parfaitement tranquilles & ſans crainte: parce que rien n'inter-cepte notre intelligence, que notre conſcience pure, impénétrable, telle qu'un bouclier de diamans, prévaut toujours contre le mal, & qu'elle nous exempte des regrets de l'avoir commis.

Je paſſe à la troiſieme Section, où l'honneur du Peintre & ſes avantages, paroîtront relatifs à l'importance de ſes œuvres: cette Section ſera en quel-que ſorte la preuve de la premiere & la continuité de celle-ci: parce qu'un Artiſte n'eſt réellement célebre & ho-noré qu'autant que ſes talens ſont pro-fitables & extraordinaires. Si c'eſt-là une convention, elle eſt plus naturelle que politique, & je doute qu'il en ſoit une qui ſerve plus nos intérêts particuliers comme les généraux.





TROISIEME SECTION.

LA plus grande destinée de l'homme est d'être formé par la Nature pour l'instruction de ses semblables : long-temps la préséance que ses dons nous donnent, renferma en elle-même le prix des bonnes œuvres ; mais avec la modestie nous reçûmes la reconnoissance, & celui qui n'osoit s'attribuer aucun mérite, sut admirer sa retenue dans les autres, lui donner des éloges. De-là viennent ces honneurs particuliers & publics, où la vertu étoit toujours la cause & le moyen, où celui qui en étoit l'objet ne se voyoit pas plus grand que les autres : tant la sensibilité égalisoit, rapprochoit tous les individus. Les générations ont-elles toujours été éclairées sur la valeur des êtres que la Nature produisoit pour les avantages du monde? oui ; parce que la vertu n'est qu'une : il se peut souvent que l'alternative de la méprise à la certitude dépende de la calomnie, de l'ignorance ; mais bientôt le vice passe,

les machinations diſparoiſſent, & le temps rétablit la vérité. Ouvrons l'Hiſtoire, nous y trouverons le mérite reconnu & acquitté: il ſuffit qu'il le ſoit pour que nous croyons à la juſtice des hommes; car il n'eſt pas toujours ſelon la Nature que ce ſoient nos contemporains qui ſoient frappés, & qui profitent le plus de nos œuvres. C'eſt-là un de ſes ſecrets de jetter comme au haſard le germe d'un fruit qui ne ſera que pour la Poſtérité: mais celle-ci n'a jamais manqué d'égards: ſon équité fait la confiance du préſent, & tant que la terre durera elle jugera véridiquement des choſes. Il eſt agréable de penſer que cette Poſtérité ne tarde pas à juger les Artiſtes, qu'il n'en eſt pas d'eux comme de ces Potentats fameux dont les actions turbulentes & ſanguinaires, laiſſent les hommes à en pénétrer long-temps dans le ſilence le motif & la fin: auſſi leurs actions tendent peu à la deſtruction & à l'orgueil, elles ſont faciles à concevoir, & chaque ſiecle peut les ſaiſir: ce qui fait que dans la balance des obligations reſpectives, les Peintres & la généralité ſont d'ordinaire au pair; qu'il y en a peu qui du fond de leurs tombes pourroient

réclamer contre une ſorte d'injuſtice ſi leurs œuvres ont été évidentes. Tel a été le pouvoir de la Peinture, que dans tous les âges elle ſubjugua l'eſtime & l'admiration; que la Grece & l'Italie l'honorerent par des couronnes, par des libéralités, par des triomphes; que dans des circonſtances les plus oppoſées, la vertu reſpectueuſe anima en ſa faveur tous les Etats & tous les hommes. Rapprochons s'il ſe peut tous les points de la durée du monde, nous verrons les Héros l'aimer, céder devant elle, & ſe vaincre en ſa faveur, même s'humilier. Ici, le vainqueur de Darius (24) connoît un

(24) Alexandre eût la condeſcendance pour l'amour d'Apelles de réſiſter au ſien, & de lui céder Campaſpe ſa Maîtreſſe, dont l'Artiſte en la peignant étoit devenu épris.

Démétrius faiſant le ſiege de Rhodes apprit que le côté le plus foible de la Ville étoit celui où Protogene s'occupoit d'une peinture admirable; ce Prince aima mieux renoncer à prendre la Ville, que de l'acheter par la perte d'un morceau ſi précieux.

Charles Quint ſe faiſant peindre par le Titien, celui-ci laiſſa tomber un pinceau par mégarde, que l'Empereur lui remit avec empreſſement, lui adreſſant ces paroles: *Titien mérite d'être ſervi par Céſar.*

François Ier. ſe plaiſoit beaucoup à la com-

maître; il résiste à l'amour de Campaspe, & sa continence l'éleve au-dessus des Dieux. Là, Démétrius irrité oublie l'injure des Rhodiens, parce qu'ils ne peuvent mieux braver sa colere qu'en se servant des Œuvres de Protogene. Plus près de nous, ce Sénat dont Cinéas sentit toute la vertu, éleve la simplicité d'un Fabius, & le nom de *Pictor* est un titre dont se glorifie la fierté Romaine. Charles-Quint au-dessus des lauriers qu'il cueillit à Pavie, demande trois fois l'immortalité au Titien; il se dit inférieur à lui, & le hasard fait qu'il le prouve par un trait d'humilité. Que dirois-je encore qui donneroit plus l'idée de la vénération que la Peinture inspire, en montrant cette sensibilité qui, sous la pourpre des Rois, reçoit le dernier soufle de ses enfans? Non; je ne puis à ces actes de vertu & de sentiment, joindre des illus-

---

pagnie de Léonard de Vincy, Peintre Florentin (l'homme le plus universel de son temps), qu'il avoit appellé à sa Cour. Un jour que ce Prince fut voir cet Artiste malade, il le soutint de ses bras, & le vit expirer, dans une foiblesse qui venoit des efforts qu'il avoit faits pour recevoir de son mieux une visite si honorable.

trations, des récompenses; car le Roi qui donne n'est pas plus grand que celui qui se soumet, & aussi que la vraie magnificence du Trône est le bon cœur de l'homme qui le remplit. Inférons par ce sommaire de la bienveillance des premiers du monde, que la Peinture est digne des plus grands honneurs: mais en discutant quel est le genre qui en donne la plus belle idée, attachons-nous encore à faire sentir l'illustration qu'elle met à la personne du Peintre: par-là nous saisirons je crois du même coup-d'œil, ses aises individuelles & sa gloire.

Il est incontestable que la Peinture étant l'imitation de tous les objets visibles, elle doit naturellement comporter des genres en raison de la différence de ces objets, & le genre prescrire la considération publique. Comme il n'y a pas d'objet sur la terre qui nous intéresse plus que l'homme, & que selon l'inclination commune nous n'adoptons les choses que selon les avantages qu'elles nous offrent, certainement nous jugerons de l'Art intrinséquement par la représentation des passions humaines, & des actions qui nous sont propres; ce premier genre une fois

établi il est le type des autres, ainsi que de la considération dont je parle; à mesure que ceux-là dérivent & s'éloignent, les égards baissent, une sorte de hiérarchie naît d'elle-même entre les Artistes: tant il en est de l'adresse à imiter la Nature comme de la différence de ses parties, où les plus morales passent, & qu'ensuite le plus ou moins de spiritualité approche les autres. Le Peintre d'Histoire est donc le premier; ensuite ceux qui ont l'homme pour fin d'imitation. L'étude des animaux comporte une préséance seconDaire, & de celle-là viennent les genres qui ne se proposent que les élémens ou la matiere inanimée. Tous ces genres ont leur difficulté, leur mérite; peut-être sont-ils plus partagés d'agrémens que le premier, en ce qu'ils exigent moins de génie que d'adresse, & que souvent une servilité d'habitude mene au succès. Mais avec cela donnons des éloges à ceux qui s'y font un nom: tel brille dans un Paysage par la plus estimable raison, qui, s'il n'est pas à même d'instruire par des scenes humaines, est à l'abri aussi de corrompre & d'avilir les mœurs: sa position est l'intermédiaire que la prudence la mieux

ſuivie met entre les paſſions vives qui font notre gloire ou notre mépris. Sachons-lui gré de ſa ſageſſe, c'eſt l'approbàtion la plus ſincere de l'Humanité. Perdons ici de vue les Artiſtes reſpectables des moindres genres, pour ne point nous diſtraire en ne devant parler de l'Art que ſelon ſa plus haute importance. Je pourſuis, en reprenant brievement comment l'Artiſte vient à être conſidéré, & comment ſon mérite lui eſt une arme puiſſante & naturelle, pour l'affranchir des ſujettions & le rendre recommandable.

A l'aſpect du ſavoir (malgré nos préventions) l'inégalité ceſſe; il s'opere une ſorte de rapprochement, tant les inſtitutions n'ont pu intervertir les regles de la Nature, & l'opinion l'emporter ſur la vérité. Un homme éclairé paroît-il devant un Grand? celui ci ne le mépriſe pas: au contraire il l'aborde, il l'accueille, & ſa condeſcendance eſt autant de droit, qu'elle fait le triomphe du talent. Comment cela ſe peut-il? c'eſt que dans les opérations de l'eſprit, ou de la vertu, le rang & les richeſſes ne peuvent rien; que tout ce qui vient de la Nature eſt de même pour tous les hommes; qu'en fait d'étude, où

pour devenir un érudit habile il faut ſe réſoudre à un travail rude, & joindre à une ténacité pratique (ſi j'oſe dire ainſi) une conduite plus rigide qu'auſtere, il eſt peu d'hommes qui n'en ſoient rebutés & de qui l'intelligence même puiſſe à travers les obſtacles appercevoir un plaiſir réel. Nous le ſavons, l'homme opulent, né dans la molleſſe, n'aime pas à éprouver la réſiſtance; ſes deſirs ſont des ordres; il ne veut pas croire qu'il ſoit des choſes à l'abri de ſa vanité: mais ſon impuiſſance à la fin, le perſuade: il renonce à des talens pour leſquels il n'a pas aſſez d'adreſſe, de conſtance. Il admire celui qui s'y applique, & ſouvent il va juſqu'à en acheter l'attribution. Par le ſentiment d'une conſidération particuliere, concevons les honneurs rendus par les Légiſlateurs, les Chefs des Empires, à tous ceux qui ont accru les connoiſſances humaines. Car l'inégalité des conditions parmi les hommes eſt moins l'effet de l'orgueil que de la néceſſité. Dans le principe, la groſſiereté de la plupart, engagea à s'en préſerver; l'eſprit fit des corps, des confédérations, il imagina des qualités; l'opinion faſcina le dénuement & la

foibleſſe, tandis qu'il étoit conditionnel que le vrai mérite atteindroit les honneurs. L'homme éclairé en faveur de l'ordre abuſa l'homme farouche, parce que la ſécurité ne pouvoit être dans le monde que l'effet de la ſubordination : alors que la premiere puiſſance vint de l'intelligence, celle-ci qui faiſoit le titre aux diſtinctions devint impreſcriptible, & dans tous les temps elle fut & eſt encore reconnue, conſidérée (25). Pour prouver ce que je dis, je ne montre ſeulement que le premier d'une famille illuſtre de qui le mérite a fait l'élévation, & que l'on reſpecte encore dans ſes deſcendans.

Obſervons que le genre des Profeſſions fit imaginer à l'Etat divers

---

(25) Ceci ſe prouve mieux à la mort, où la Poſtérité ne retient de l'homme que ſon mérite naturel ; les titres, l'appareil ne comptent plus, & l'on ne parle d'un Xerxès qu'autant qu'il eſt néceſſaire de vanter le courage des Grecs. Auſſi, que de Potentats ont dans leur vie bouleverſé toute la terre, qui, mourans, paſſent tout à-coup du ſouvenir des hommes, tandis qu'un ſage ſans éclat, un Socrate, un Jean-Jacques, excitent l'attention des ſiecles, & ſont toujours pour eux des objets d'hommages!

moyens

moyens de distinguer les sujets: & les Peintres ont cela de glorieux qu'on se servit des plus nobles envers eux. La valeur qui défend la Patrie fit la premiere extraction, & les Souverains dans leur sagesse identifierent à elle la vertu qui illuminoit les autres: tant le bonheur des Peuples vient du courage qui les protege ou qui en perfectionne l'esprit. Cette vérité avoit frappé Charles-Quint quand il disoit: *Que la convention aux yeux du vulgaire porrroit faire un grand Seigneur du dernier de ses Courtisans, mais que la volonté du plus puissant Roi, tous les parchemins du monde ne produiroient rien de comparable au Titien.* Cette même vérité n'a point échappé à la généralité, puisque dans tous les temps rien n'est moins variable que ses égards pour les Artistes: aussi en ne prêtant d'autre idée à tous les Peuples que celle d'honorer la vertu qui est l'ame des talens, en joignant la réflexion que c'est par la difficulté à exceller, que la Peinture nous vaut une certaine prédomination, nous indiquons d'un mot le principe & l'effet de l'Art; nous constatons la véracité qui l'apprécie, & combien

cette derniere eſt par-tout la même & univerſelle.

Jugeons de la grandeur de l'homme par ſes œuvres. On alloit à Gnide pour admirer la Statue de Vénus, & ce morceau étoit ſi inappréciable que les Gnidiens aimerent mieux reſter tributaires du Roi de Nicomédie, que de s'affranchir en le lui donnant. A Delphes on étoit étonné en appercevant le Jupiter de Phidias : la majeſté du Dieu étoit ſi impoſante, ſi terrible, que ceux qui la voyoient oublioient qu'elle fût inanimée. Quand on parvient à ce degré d'effet, les qualités de l'Artiſte ſont peu concevables : il faudroit ſon élévation pour connoître de quelle érudition, de quelle connoiſſance de l'Art, & du cœur de l'homme, vient le mérite d'embraſer un bloc informe, & de l'animer d'un principe divin. Il ne s'agit point ici d'une créature à notre portée ; c'eſt un objet ſurnaturel qui doit ſatisfaire l'intelligence la plus vive, & remuer l'apathie la plus ſtupide : il faut que l'Artiſte préſente à tous les yeux, à tous les eſprits, un Dieu au-deſſus du génie privilégié qui en oſe penſer l'image, un Dieu qui alarme l'homme

foible ou pervers, & qui le porte au respect & à la crainte (26). Sa réussite

---

(26) En parlant des Ouvrages qui avoient rapport aux Dieux dans l'Antiquité, je ne puis résister à l'envie de m'écarter de mon sujet, pour trouver selon notre croyance très-indécents quantité de *Crucifix* & de Statues à vénérer, qui éparses sur toutes les routes, & faites par des mains inhabiles, sont d'une difformité insupportable. J'ai vu en Normandie & dans plusieurs autres Provinces de France où je passois pour m'instruire, de ces objets de piété, qui, en vérité, loin d'annoncer un Dieu, n'avoient qu'une idée bisarre de la structure humaine, & par-là étoient effroyables. Imaginez un morceau de bois dégrossi à coups de serpe, enduit encore par-tout d'un blanc crud, ou d'un rouge vif, avec les prunelles des yeux, les sourcils, les cheveux rehaussés d'un noir pur & tranchant, tout cela pour augmenter l'intérê. Quel que fût l'appareil & l'à-propos de ces monumens, je ne pus les voir sans frémir, tant l'ensemble répugnoit à la vue & à la raison! Cependant le Peuple qui ne voit gueres que par les yeux du corps, dont la foi n'est pas bien éclairée, (tout en s'agenouillant) se figure la Divinité semblable à ce grossier simulacre. J'ai entendu des gens simples dire à leurs enfans: *Voyez le bon Dieu, aimez-le bien.* Quand ceux-ci étonnés ou trompés, s'écrioient: *Est-il vrai que c'est-là lui? il est bien laid.* Il en est de même de ces *Vierges*, de ces *Ecce-Homo* de cire, que des Vendeurs de Cantiques promenent dans de grandes boîtes, & que l'œil le moins accoutumé

prouve l'excellence de ſon ame, la puiſſance de ſes moyens, & combien il a ſur nous de ſupériorité intellectuelle : il ſera pour notre raiſon un être incompréhenſible, quand notre impuiſſance hors la vertu & les Sciences, ne nous fera qu'un homme relativement à lui. Homere fait froncer le ſourcil au Maître des Dieux, l'Olympe en tremble, & ce foible ſigne du pouvoir confond

---

aux bonnes choſes ne peut ſupporter. Je ne voudrois pas que des ignorans dégradaſſent ainſi nos myſteres, en leur donnant une baſſe apparence : ce ſeroit plus digne de notre zele, & plus convenable à la Religion, de ne ſouffrir que des croix ſimples, quand les talens manquent pour exécuter rien d'élevé & d'impoſant. Pour les figures de cire il faudroit que la Police les défendît; car il eſt ſcandaleux & ridicule qu'un vil Bateleur occupe la Populace de Paris avec ſon reſpect feint pour une Statue qui a ſa mine, & qui peut même offuſquer les jeunes femmes.

Tout ce qui eſt fait pour rappeller Dieu, doit inſpirer l'adoration, le reſpect : & ſi par une production informe nous ne pouvons que révolter les eſprits, au lieu de les exciter pieuſement, il vaut bien mieux ſe ſervir d'inſcriptions qui en donnent l'idée : reſtera alors à la pureté des ames fidelles, & à leur pénétration, de penſer Dieu ſelon que la Religion l'annonce, ſi de celle-ci elles peuvent néanmoins ſaiſir les vérités ſublimes.

l'idée qu'une imagination vulgaire ſe fait de la grandeur. Quelle énergie, quel enthouſiaſme, quel trait de feu s'élance de la terre, ſe prolonge juſqu'au Ciel, & demeure ainſi pour toutes les générations! Eſt ce-là l'homme autant ſpirituel, autant puiſſant qu'il doit être? que me paroît-il, quand ſon ſon génie embraſſe tous les intervalles, qu'il parvient à la connoiſſance de tout, que nul obſtacle ne l'arrête; qu'à-la-fois principe & matiere pour ainſi dire, il conçoit, donne la vie, la prolonge, que le créateur a peut-être moins la penſée de ſa propre puiſſance qu'il n'eſt ſurpris du réſultat de ſa machine? Ah! peut-il y avoir des êtres inſenſibles ſur les biens qui nous viennent des Arts? Non, il n'y en a pas; tant la Nature réveille dans tous les cœurs cette vérité qui vient d'elle, que c'eſt par l'intelligence, par la vertu, que nous ennobliſſons notre origine; que ce ſont elles qui nous dégagent des ſujettions terreſtres, & qui établiſſent le rapport vivifiant qui doit être perpétuel entre l'homme & ſon auteur.

Concevons la gratitude des hommes, & les hommages immodérés qu'ils rendent

au mérite quand il en eſt un grand qui les entraîne. Je préſente à leurs regards un Polignotus, un Zeuxis, un Apelles; je veux que les talens de ces Artiſtes raviſſent la multitude, qu'ils la faſſent dupe de l'eſprit & de la vertu: avec quelle impatience ne demandera-t-elle pas à voir les Auteurs de ſi parfaits Ouvrages! Quelle joie, quelle acclamation, quelle généroſité! Lumieres, rangs, moyens, tout ſera confondu: le ſentiment ajoutera aux lauriers, aux métaux précieux que les paſſions amoncelent; il n'y aura qu'un cri, qu'une action, & les Artiſtes ſeront élevés à la vénération de tous. C'eſt-là l'enthouſiaſme de tous les temps, qui décidoit dans la Grece que les Villes feroient des entrées magnifiques à ce même Polignotus. C'eſt lui qui engageoit les Concitoyens d'un Parraſius à le ſupplier d'eſtimer aſſez ſa Patrie pour accepter d'elle une couronne d'or & un manteau de pourpre. C'eſt lui qui épuiſoit les tréſors publics au nom d'Ariſte, de Policlète, de Bularès, d'Ariſtippe; c'eſt encore lui qui portoit les Nations à ſe rendre fameuſes par la poſſeſſion des plus beaux Tableaux: enfin c'eſt lui qui ſavoit ajouter à la gloire des

protecteurs du monde (27) en leur donnant le goût des Arts, qui savoit désarmer la férocité des Tyrans, & porter la main ensanglantée d'un Tibere à compter sept mille sexterces pour une peinture.

Quand il est évident que chaque Nation, n'importent les lieux & les temps, a su reconnoître la célébrité des Grands-Hommes, nous devons penser qu'ils étoient à l'abri des besoins & de toute adversité. Avec un talent sûr se trouvoient-ils en bute à trop de maux ? ils quittoient un sol ingrat pour en aller presser un plus fertile: la renommée préalablement avoit préparé les couronnes, & leur nouvelle Patrie étoit l'asyle du bonheur. Selon cette vérité, que les lumieres des Grands-Hommes appartiennent à tous les siecles (*), l'Univers entier étoit réellement leur Pays, & cette reconnoissance unanime des Peuples envers eux portoit sur un cosmopolisme dont le peu d'usage que les Artistes en ont

(27) Gemmas, toreumata, signa, tabulas operis antiqui semper animosissimè comparasse. *Sueton. in C. Jul. Cæs.*, *cap.* 47.

(*) Helvétius. L'Abbé Raynal.

fait les honore autant qu'il ſemble être favorable & naturel. Cependant tournons les yeux ſur nos contrées pour faire entrer dans la nomenclature des égards de l'Antiquité pour les Arts, le diſcernement de notre France, & la munificence de ſes Souverains. Il eſt décent & juſte que je me ſerve de pluſieurs événemens nationaux qui font l'éloge des vertus de ma Patrie, & qui la montrent auſſi comme une des plus occupées à aimer les talens & à les reconnoître.

Juſques à la venue de Louis-le-Grand, la Nation avoit le goût des Beaux Arts, ſans avoir pu le montrer généralement: les diviſions inteſtines, la ſucceſſion rapide de tant de Rois, dont les foibleſſes avoient fait des malheurs qu'il falloit un Henri pour réparer; cette ſucceſſion, dis-je, avoit donné les plus vives ſecouſſes à l'intérêt des Grands, & les Peuples qui veulent à ceux-ci toujours attacher le leur, triſtes jouets de la cupidité & de l'ambition, dans les combats, dans le tumulte, étoient loin de penſer à des objets qui rappellaſſent à l'union, à une amitié patriotique. Mais après que la Nation fut revenue de ſa frénéſie, qu'elle fut aſſurée de ſa liberté,

de son chef, & que la tranquillité sur le dogme lui eut fait avec honte remettre l'épée dans le fourreau, elle ouvrit alors les yeux à la vérité; elle vit, sans craindre, Richelieu humilier ceux qui avoient fait ses malheurs, & engager les Arts à les réparer. Le bon Henri IV avoit montré cette derniere prédilection, en appellant des étrangers à sa Cour pour exercer la Peinture, & en propager les principes. Son fils agit conformément à cette méthode, & sa libéralité fut la semence des talens que la gloire de Louis XIV, l'intelligence de Colbert, devoient faire germer & croître avec tant de succès. Louis, né fier, avide d'illustration, devoit influer sur son siecle, & donner à la France une énergie singuliere, qui la rendît l'étonnement de toute la terre. Aussi les dons de ce Monarque, sa grandeur, son affabilité, firent que la Nation adopta ses passions & ses penchans : belliqueuse & éclairée, elle n'eut point de rivales dans aucun genre, si bien que l'intelligence couvroit de superbes trophées les bornes de son Empire, en même temps que la valeur savoit les reculer, & les rendre inexpugnables. Fertile, joyeuse, au-dedans comme formidable au-dehors, la France

reſſembloit à ces monts ſourcilleux, dont la ſuperficie ferrugineuſe, impénétrable, recouvre cependant les plus riches matieres. Nous eûmes des Grands-Hommes, parce qu'un Grand-Homme ſavoit les diſtinguer, les connoître; les le Brun, les le Sueur, les Pujet, les Tuby, & tant d'autres Artiſtes, dont le nombre étonne autant que la célebrité, rendirent la Gaule une ſeconde fois l'émule de l'Italie. Ce n'étoit pas comme autrefois pour l'aſſujettir & fouler aux pieds les Aigles Romaines, mais pour triompher d'elle par le génie, la ſurpaſſer en perfection. On vit alors ce que peut dans un Etat puiſſant un Monarque élevé. Les Arts proféroient encore avec attendriſſement le nom des Médicis, des Léon, ſans qu'ils cruſſent poſſible d'ajouter à leur exiſtence: mais Louis par ſon inclination, ſon pouvoir, fait plus que des feudataires Toſcans: il eſt le moteur des plus éminens mérites, & les ſciences, les vertus humaines paroiſſent avec lui dans le monde, jettant le plus vif éclat. S'il eſt de notre ſujet d'extraire des faſtes de ce beau regne, la conſidération que l'on eut pour nos Arts, quelle preuve en eſt plus viſible que cette multitude de monumens,

qui à chaque pas rappellent le goût du Prince, & par conséquent, sa munificence? Voyons mieux; voyons l'héritier présomptif du Trône, les Princes de sa famille, s'asservir à la direction des Peintres, aimer à cultiver les talens agréables. Voyons le vertueux disciple de Fénélon, quitter la lecture des conseils à Idoménée pour prendre le pinceau, afin de rendre visiblement sur la toile les douces affections de son ame. Certainement c'est là le plus grand exemple du pouvoir de l'Art: dans quelle autre sagesse, loin de l'Auteur du Télémaque, oserions-nous le chercher? il n'en est point de plus pur, notre peine seroit vaine.

Dans ce beau regne où les Artistes furent couverts de gloire, présumons qu'ils furent heureux. Imbus de cette réflexion qu'un Ecrivain célebre (*) a depuis mise sous tous les yeux, que *quiconque se trouve au-dessus des besoins sans être par son état porté aux premiers postes, ne peut avoir d'autre besoin que celui de la gloire; qu'il n'a d'autre parti à prendre s'il est homme d'esprit, que de se montrer toujours vertueux*; ces sujets recomman-

(*) Helvétius, Disc. 4.

dables mirent toute leur application à la rendre ſenſible, & la proſpérité, la gloire publique en furent le fruit (28).

---

(28) Peu de beſoins, point de contrainte, & la ſobriété ſeule mene à la vraie opulence. Un Peintre pour être célebre doit ſe dévouer pour le bien public, par conſéquent il doit éviter tout ce qui pourroit l'aſſujettir ou influer ſur le libre exercice de ſon Art. Il y a encore bien loin des aiſes du plus médiocre Artiſte à la maniere de vivre des braves de *Navarre* & d'*Auvergne*; cependant ceux-ci combattent pour le ſalut commun, & font en cela des actions qui valent au moins les nôtres: auſſi combien avons-nous de poſſibilités de nous rendre heureux & libres, tout en nous aſtreignant à une ſimplicité décente, & en donnant de l'éclat à notre miſe, à nos manieres, par des mœurs irréprochables, par cette délicateſſe de procédés qui peint la vraie grandeur, & qui fait conſtamment admirer notre ame qui en eſt le ſiege.

Alexandre avoit fait un Edit qui ne permettoit qu'aux perſonnes libres l'exercice de la Peinture: la Loi étoit ſage, car ce bel Art n'a pu & ne pourra jamais convenir à des mercenaires, à des Eſclaves. Mais comment imaginerons-nous une perſonne vraiment libre? Horace dans ſon temps l'a dit pour l'avenir. » L'homme » libre (dit-il) c'eſt le ſage, celui qui ſe com- » mande à lui-même; à qui la pauvreté, la » mort, les fers ne font point de peur; celui » qui a la force de contredire ſes paſſions, de » mépriſer les honneurs; qui, renfermé tout » entier en ſoi-même, comme un globe parfait

Concevrons-nous l'idée de quelques cabales, de ces ſuggeſtions inſidieuſes qui ne ſont ſouvent qu'une oppoſition néceſſaire au mérite ? Dans ce ſiecle comme dans les autres, la vertu dut être inébranlable : quelle méchanceté peut prévaloir contre cette vérité, qui conſole les Grands-Hommes, qui affermit leur ſenſibilité. *Songeons plutôt à bien faire qu'à être recompenſés : il faut toujours s'attendre aux traits de l'injuſtice & de l'envie; mais que l'amertume de nos travaux pourra être adoucie par l'honneur qui nous en reviendra un jour* (*). Auſſi la vraie ſageſſe, n'importe dans quelle ſphère elle fut élevée, étoit l'écho de cette maxime mémorable que le grand Condé ſe faiſoit au champ de l'honneur : « *Il faut » uniquement ſonger à bien faire, & dans » les grandes occaſions, laiſſer venir la » gloire après la vertu* (**).

La Peinture & les Artiſtes ont donc été honorés chez nous auſſi pompeuſement que par les Peuples anciens ; la

---

» qu'aucune égalité n'empêche de rouler ſur » un plan, ne laiſſe aucune priſe à la fortune «. *Sat. 7, Liv. 2.*

(*) Coypel, Confér. Acad.

(**) Boſſuet, Oraiſ. Fun.

carriere des Arts a donc été une des plus favorables pour parvenir à l'estime publique : & dans l'illustration comparée des Peintres Grecs & François, ne pouvons-nous trouver de différence que dans la maniere de l'opérer ; différence qui tient aux temps & à l'usage de chaque Pays. Ailleurs, c'étoit avec des couronnes, des marches triomphales, des éloges, des récompenses pécuniaires : ici c'est avec des cordons, des titres, avec la même libéralité, les mêmes suffrages ; si bien que nos Artistes-Chevaliers pourroient être les possesseurs des Villes Attiques, ou les élus de Corinthe & de Sycione. Concluons à ce que les Arts sont en tout honorables & avantageux, pour ceux qui s'y adonnent ; que leur pratique avec perfection suppose une connoissance philosophique & physique du monde ; en un mot, que la célebrité qu'ils donnent, est autant le résultat du génie, d'une sagesse éprouvée, que d'une grande expérience : ce que j'ai suffisamment prouvé, je crois, par quelques faits incontestables.

Je n'ai rien hasardé en établissant la vertu comme le principe de la Peinture : j'ai pu dire, sans que ce soit un paradoxe,

que la perfection de ce bel Art vient de la pureté du cœur de l'homme ; en ce que nos besoins physiques ne sont rien contre nos affections spirituelles. J'ai dû affirmer que les avantages particuliers des Artistes se trouvent dans la gloire qui rejaillit de leurs œuvres ; parce que la nature humaine est ainsi faite, que l'admiration prépare l'attendrissement ; que ce dernier sentiment oublie *le moi* personnel, & que sa propriété est toujours soumise à celui qui l'excite. J'ai moins donné pour mes opinions les vérités que j'ai recueillies dans la lecture des Sages de tous les temps, que pour des argumens plausibles avec lesquels il seroit possible d'élever l'édifice compliqué de la marche des habitudes de l'espece, & donner le fil de ses perfections & de ses défauts. Mais cet Ouvrage, au-dessus de mes forces & de mon loisir, veut une autre tête, & une autre main. Je sais me connoître, & ce doit être le premier effet de ma raison. Quoi qu'il en soit, j'ai parlé aux Artistes le langage du véritable honneur ; qu'ils méprisent ma sensibilité, ma franchise, je n'en aurai pas moins mis sous leurs yeux & les miens les principes moraux de notre profession ; je n'en ferai

pas moins des vœux ſinceres pour la gloire de mes maîtres, de mes émules, de ma Patrie : & je n'en tirerai pas moins de leur conduite, des conſéquences qui ſervent à la mienne. Si toujours le mal l'emporte, je me récréerai avec l'idée facile de faire dominer le bien; je paroîtrai ce que l'on voudra, un perſonnage noblement inſpiré, ou un eſprit aveuglé de chimeres, enthouſiaſte ou de ſens froid (n'importe) : voici le reſumé que je méditerai chaque jour.

En faiſant un bon emploi des dons de la Nature, je ſatisfais aux préceptes de la ſageſſe, je remplis mes devoirs ſociaux. En voulant devenir Artiſte à l'aide du ſentiment, je perfectionne ma ſenſibilité, j'épure mon ame, je l'éleve; j'apprends en même temps à opérer l'avantage des hommes, & à me familiariſer avec les viciſſitudes qui viennent d'eux; j'arrive par degrés à la perfection de la peinture & à la connoiſſance du monde: auſſi charmé de mes efforts qu'inſouciant ſur les égards (29), je ne vois rien

---

(29) Théophraſte en mourant diſoit à ſes Diſciples: » La vie nous ſéduit, elle nous » promet de grands plaiſirs dans la poſſeſſion » de la gloire: mais à peine commence-t-on à

alors entre moi & le principe qui me dirige, rien qui m'en distraise : je leve mes yeux, l'auteur de mon être semble m'accabler de sa bonté, ou accroître mon courage par une douce sollicitude. Invulnérable à toute autre atteinte qu'à celle de la gloire, j'applique mes facultés, tous mes desirs, à jetter quelques fleurs sur la route que je suis ici bas : enfin j'arrive au terme, tranquille, sans appréhension & sans regrets ; mon dernier mouvement est un coup-d'œil sur le passé : si-tôt un soupir de satisfaction s'échappe avec ma vie, & ma vertu se confond dans la miséricorde de mon Dieu.

VOILA comme je sens l'Art & que je le juge. A présent, que je suis arrivé

» vivre qu'il faut mourir ; il n'y a souvent rien » de plus stérile que l'amour de la réputation. » Cependant, mes Disciples, contentez-vous : » si vous négligez l'estime des hommes, vous » vous épargnez à vous-mêmes de grands tra» vaux ; s'ils ne rebutent point votre courage, » il peut arriver que la gloire sera votre ré» compense «. *Diogene Laërce, Vie de Théophraste, Liv.* 5.

par une ligne droite, mais inévitable; jusqu'à mon Réfutateur, je vais le reculer pied-à-pied, & repliquer à son édifiante admonition sans trop de minuties. Disons d'abord que la définition précédente du profit, de l'éclat, & des honneurs de l'Art, donne lieu d'appercevoir combien nous sommes plus ou moins écartés de sa fin originelle : en raison de ceci la nature de notre position doit varier nos talens, mettre une gradation entre nos œuvres & les temps : si bien que le même siecle peut voir une Ecole parvenir à une grande gloire, & s'en éloigner, même n'être susceptible d'aucune. Nonobstant cela, si nous considérons (*nous François*) combien nous avons fourni de contingent dans l'importance de l'Art, depuis sa renaissance au quinzieme siecle, nous trouverons avoir payé à l'égal de l'Italie en valeur de choses, & non point en quantité : nous trouverons l'avoir de beaucoup emporté sur les Flamands, & les autres Peuples, en fait d'élévation & de génie; en leur cédant toutefois en coloris, & dans cette vérité naïve, qui fait tout le charme de l'Art, & qui en constitue l'essence. Mais, à quelle date rapportons-nous notre acquit? au

beau ſiecle de Louis XIV. Depuis, notre Ecole Françoiſe eſt tombée : en dernier lieu, le goût des grandes choſes ; ſi bien que parler talens de nos jours, c'eſt circonſcrire l'idée de l'Art dans un cadre de douze à quinze pouces : c'eſt dans une proportion de *tout* à *rien* que l'on réduit ces grandes machines où le génie libre, une main hardie, ont écrit autrefois comment la peinture devoit toujours exiſter. A la petiteſſe des ouvrages, ſe joint un ſurcroît de fatalité ; c'eſt que l'on ne compte tout au plus que ſept à huit Auteurs, dont le mérite peut univerſellement intéreſſer. Encore les œuvres de ces Artiſtes, impliquent-elles ce préjugé national, de croire que nous avons beaucoup de Peintres d'Hiſtoire. A la vérité, nous devons croire, depuis le dernier Sallon, en avoir bien certainement deux ; mais avant, penſoit-on que des toiles ourdies de gris, de blanc & de boue fiſſent l'affirmative ? Un Connoiſſeur étranger ne s'y ſeroit pas rendu ; ou bien il auroit monté ſa prévention ſur nos Journaux, il n'auroit vu que par les yeux de la foi. Cependant vers le Louvre, il y a des voix qui proferent encore pompeuſement cette déno-

mination, *notre Ecole*, *l'Ecole Françoiſe*. Soyons ſinceres : parce que les Arts ne ſont pas plus en vigueur chez les autres Nations que chez nous, il ne faut pas conclure que nous les pratiquons comme il ſe doit. Par notre grandeur paſſée, notre abaiſſement eſt inſupportable, & nous n'avons rien de mieux qu'à nous taire, en eſſayant des efforts. En deux mots, que reſte-t-il des talens qui germerent par les ſoins du *Vouet* ? Voyons de cette ſource partir une eau pure & limpide, ſe charger peu-à-peu de parties groſſieres, & finir par être fangeuſe, ou par diſparoître dans une immenſité de filieres. Après les le Brun, le Sueur, le Bourdon, Blanchard, la Hire, &c. l'on trouve les Boulogne, Lafoſſe, Jouvenet, Lemoine, Carle-Vanloo, &c. Tandis que la ſévérité de l'Art eſt affectée par la maniere des Coypel, des de Troys, des Reſtout, nous la voyons mourir, ſi j'oſe dire, par les mixtions ingénieuſes & perfides de Boucher : cet Artiſte paſſe, après avoir aliéné le goût de la Nation, après l'avoir abuſée par des ſtratagêmes irréſiſtibles, ſans plus lui laiſſer de Peintre qu'une juſte idée de la Peinture. Au milieu des bruits

confus partant des systêmes, prêtons l'oreille aux principes fondamentaux; ils nous disent : *Pour être sévere dans vos Ouvrages, il faut dessiner grandement : pour plaire, attirer, il faut colorier; pour toucher, remuer, mettre l'ame en désordre, il faut du génie & de l'érudition.* Cependant tous ces points nous échappent dans notre Ecole : avec une disposition pittoresque, nous ne plaisons pas, nous ne faisons aucun effet; ce n'est ni de l'élégance antique, ni d'une couleur vraie & savante; néanmoins, ce sont des Peintures, sans qu'il soit possible d'estimer laquelle partie de l'Art y domine avec succès. Comment justifierons nous, à quoi bon nous paroîtra un certain *faire* tout-à-fait gris, lâché, qui est de mode, & l'antipathie mortelle de la maniere de peindre des Grands Maîtres? maniere où tout est franc & arrêté, où toutes les formes quelconques sont nettes, décidées, ou le plus petit pli, les accessoires les plus indifférens, ôtent tout soupçon de négligence. Avec cela, nous arrangeons nos Personnages à notre caractere, à notre guise : ils ne disent rien, parce que nous ne savons pas penser, ou que nous en dédaignons la peine; ils sont

foibles, d'une expreſſion équivoque comme notre conduite; ils ſe ſentent de notre uſage du monde, parce qu'il eſt tout ſimple qu'en vivant au ſein de la diſſipation, nous ne pouvons pas nous faire l'idée d'une vie plus appliquée, plus parfaite, & que nous imaginons les mœurs, les paſſions, par l'habitude entrecoupée de repréſenter nous-mêmes & de voir les autres tour-à-tour (*) : puis, que la patience à faire de grandes recherches l'emporteroit trop ſur notre jouiſſance, qu'elle prendroit trop ſur ces cercles, ces repas journaliers, qui peuvent bien par moment ſervir, & délaſſer, mais qui n'auroient dû jamais être néceſſaires pour la réputation. En un mot, nous avons ſi bien fait, qu'un Peintre de genre fait la ſatyre de l'École entiere : qu'il l'emporte par ſon habileté, que par elle il rend la vertu aimable ſous la caricature d'un Porte-faix; quand il ſemble qu'aucun autre Artiſte ne ſoit capable de la montrer dans un rang plus élevé, afin de prouver contre ce Peintre, qu'elle réſide auſſi dans des cœurs éclairés, & d'une bonne extrac-

---

(*) Voyez la note 22.

tion. En vérité, ne peut-on juſtement ſuppléer à l'apoſtrophe qui échapperoit à Louis XIV, s'il voyoit ce qui reſte de ſes inſtitutions, & des encouragemens accumulés par ſes ſucceſſeurs? lui, qui ne pouvoit ſupporter la vue d'un Tableau groteſque, taut ſon ame aimoit le grand, & ce qui engage par une forme, par un enſemble extraordinaire. Oui, l'on pourroit dire bien des choſes, autant juſtes que placées; mais la vérité ſeroit méconnue, on crieroit au mal: le zele, le courage ſeroient vulgairement notés, mépriſés; parce que la médiocrité a placé ſa croyance dans un certain alcoran qu'elle donne pour regle, & qu'on ne peut attaquer ſous peine du glaive. C'eſt avec la plus grande amertume qu'il faut étouffer ſes regrets ſur la perte de nos Arts; c'eſt avec le plus de circonſpection poſſible que la ſenſibilité peut former des vœux pour que nos Artiſtes vraiment capables de ſageſſe, opérent pertinemment, & qu'ils penſent à éviter le déſordre du ſiecle, pour ſoigner des morceaux qui faſſent leur gloire. On a beau aller au Sallon au retour des expoſitions, on a beau y conſidérer avec attention & juſtice, y juger indulgemment, l'on s'en

va toujours plein d'humeur. Pourquoi ? c'eſt que l'Art baiſſe graduellement ; c'eſt qu'avec tous les égards pour les rangs & les titres, il faut ſe réſoudre à ſe contenter des plus petits genres, & que le choix d'une douzaine de *marmots bien verniſſés* eſt l'extrait que vous laiſſe une collection d'à-peu-près deux cents Tableaux. Cette réflexion accable ; elle fait que le civiſme vous arrache le pinceau des mains, que l'amour de l'Art vous déchire le cœur : vous êtes ému ſans zele même, implacable ſans aigreur, & les mots que la douleur excite, ſont les plus vives plaintes ou des anathêmes. Telle eſt la ſituation pénible de l'Artiſte de bonne foi, qui, ſans eſprit de parti, mais ſeul ami du vrai, va peſer ſelon les maximes de l'Art & ſa perfectibilité connue, les morceaux que l'on vante ſi oſtenſiblement, & dont on doit ſouffrir la pauvreté ſans appel au bon goût & à la raiſon. C'eſt aux Auteurs les plus ordinaires qu'il verra prodiguer ces dénominations ſonores de *célebre*, *d'illuſtre*, *de grand*, *d'eſtimable*, *d'excellent*, tandis que la ſottiſe ne laiſſeroit plus de termes, ſi après on vouloit mettre ſur la ſcene un Raphaël, un Pouſſin & tant d'autres. Car les Prô-

neurs

neurs ont beau dire, faire imprimer, faire répéter par tous les échos, que nous avons de grands Peintres, c'eſt à Meſſieurs *Menageot* & *David* ſeulement dans l'Hiſtoire que ſe termine la nomenclature des hommes de mérite depuis un ſiecle & demi. Après, nous avons Meſſieurs *Vernet*, *Greuze*, *Caſanova*, *le Prince*, & *Fragonard*, qui ſont les ſeuls que nous ayons au-deſſus des Peuples voiſins : autrement il y a des *Reynolds*, des *Wilſon*, des *Battoni* & des *Weſtes*, *que j'oppoſerois à ceux qui voudroient réclamer.*

Nous n'avons donc réellement d'eſpérance que dans les talens des deux Peintres d'Hiſtoire que je viens de nommer (30). C'eſt ſur eux que la Nation doit porter ſes regards : c'eſt ſur leurs Ouvrages qu'elle trouvera cette lumiere qui la portoit autrefois à juger le beau, à le connoître : conſtante à les admirer, comme eux à faire ſa gloire, l'envie périra de vieilleſſe & dans l'oubli, quand une nouvelle génération d'Artiſtes moins

(30) Je me rends intelligible à leur ſujet : ils ſont de nos modernes ceux qui promettent de marcher ſur les traces des anciens, mais ils ſont encore loin de les atteindre.

vains, & plus ſenſibles, entoureront le champ où ces deux premiers Athletes arriveront à-la-fois à l'eſtime publique.

A vous, mon Réfutateur. Reprenons, vous, mon *Piquenique*, moi, le Journal, & portons nous des bottes.

Je crois vous avoir prouvé par cet Ouvrage, que j'ai eu le bon ſens de n'oſer critiquer des Tableaux, ſans avoir une connoiſſance aſſez exacte de l'Art; ſans le pratiquer même, afin d'analyſer, d'apprécier les Ouvrages ſous tous leurs rapports. Encore cette érudition préalable ne ſuffit-elle pas, parce que l'analyſe d'un Ouvrage de génie engage à des conſidérations morales & politiques: qu'il eſt bien vrai que les prétentions de l'Art mal acquittées, réclament ſouvent moins contre l'Artiſte, que contre ſes ſujétions ſociales: auſſi contre la marche des choſes dans laquelle il ſe trouve: avec cette préparation, l'équité embraſſe du même coup-d'œil le but de l'Art, ſa gloire indépendante, avec l'adreſſe, & la liberté de ceux qui le pratiquent: alors elle définit, calcule les progrès, aſſigne ſans faveur & ſans crainte les louanges ou les reproches: elle fixe les réputations, peut-être l'immortalité, & cela, par les bien réels qu'elle

voit demeurer pour l'humanité. Si dans le fort de cet examen un Patriotiſme ſuſceptible, une vive ſenſibilité, agrandiſſent les intérêts, l'emploi indifféremment des dons de la nature n'eſt plus excuſable : les actions du Peintre & du Sculpteur, ſi elles ne répandent point un éclat efficace, ſi elles ne ſont pas l'exemple d'une nouvelle perfection, doivent être jugées avec ſévérité : ſévérité juſtement rigoureuſe, parce que la miſſion de l'un & de l'autre eſt de travailler à rendre les hommes meilleurs : & qu'il eſt de nos regles auſſi de conſidérer les fautes d'un individu quelconque, dans une proportion relative à ſes facultés & à ſon rang (31). Voilà

---

(31) J'entends à ces mots s'écrier bien des intéreſſés dans ma profeſſion, & dire que le changement des mœurs vient d'une cauſe trop éloignée pour qu'ils y ſoient pour beaucoup : d'ailleurs, que tout le monde ne peut pas pratiquer l'Art d'une maniere indépendante ; qu'il faut le plus ſouvent, pour vivre, condeſcendre au goût de celui qui vous emploie.

Quoique je ſois malheureuſement plus qu'un autre, à même de ſouffrir de ces dernieres vérités, je ne les regarde pas moins comme notre propre ouvrage, tout en deſirant que notre conduite & nos talens ſoient plus puiſſants pour régler le goût du Public. Si les Arts appellent

donc comment s'opere une critique judicieuſe, ſentie, décente, & telle

---

ceux qui les exercent à plus de perfections, ceux-là ſont ou doivent être l'organe des hommes moindres. Donc l'eſtime ou le mépris donné aux Artiſtes eſt l'effet de leur mérite. Aſſez ordinairement la proportion en eſt juſte. En effet, pour juger des Tableaux ou des Statues, de qui les hommes qui ne pratiquent pas les Arts empruntent-ils les lumieres? des Artiſtes. De qui ſont les premiers ſuffrages qui préparent les réputations? des Artiſtes. A quel goût, à quel eſprit revient la multitude ſur l'à-propos d'un tel ou tel objet dans un morceau? à ceux du Peintre qui, connoiſſant les regles & les moyens de l'Art, ne peut rien riſquer de défectueux & de repréhenſible. Quand l'opinion des Arriſtes fait loi aſſez généralement, ils ne peuvent parler, ſans que leur médiocrité les couvre de honte par ſes effets. Auſſi devoient-ils s'attendre aux plus dangereux inconvéniens, dès qu'une ſotte indulgence les fit ſupporter entr'eux des demi-diſpoſitions, des ſujets à-peu-près nés pour la choſe. Ce mal imperceptible dans ſon principe n'étoit rien: il n'a pris de conſiſtence qu'après l'inſtitution des Académies. Avant ce moment, la célébrité d'un Artiſte attiroit tous les regards: il n'avoit pour lui que ſon œuvre, & la médiocrité impuiſſante ne parvenoit à l'attaquer que par la ſeule voie de l'émulation. Cette voie étoit honnête, ſans de ſecrets détours, & tel fut l'avantage de l'avoir ſuivie, le vaincu voyoit ſans découragement le vainqueur. Mais depuis qu'une aſſociation

que mon Réfutateur la voudroit pour l'intelligence des Artiſtes. A la vérité, elle devroit être ainſi, s'il étoit bien ſûr que les Auteurs critiqués profiteroient des remarques, & qu'une ſincérité candide les feroit prendre en bonne part des avis donnés ſans prétention & ingénument. Mais la généralité depuis long-temps eſt revenue de cet eſpoir, & je ne crois pas qu'il ſoit le premier motif de tous ceux qui écrivent ſur les Sallons. D'après cela il réſulteroit un grand inconvénient

---

compris tous les hommes d'un mérite aſſuré, hors d'elle l'opinion ne vit que de ſeconds talens. L'honneur d'en être fut regardé comme le complément des ſuffrages, & cela fit dépriſer encore plus les hommes foibles. Si les Académies euſſent toujours été juſtes & ſéveres dans le choix de leurs Membres, nous jugerions encore par elles, elles ſeroient l'organe de la vérité: par malheur la médiocrité s'y eſt introduite; par elle tout eſt dégénéré à un point que, ſi nous demandions où ſont la juſtice, l'inflexibilité, & la gloire qui doivent choiſir les Candidats, on ne nous montreroit que l'amitié, la commiſération & l'eſpérance. Cependant l'opinion ſe maintient, c'eſt-là ce qui rend nos grands Peintres (pleins de méthode pour leurs petites affaires) plus propres d'être Académicien qu'habile homme.

d'une critique férieufe. Examinez comme je viens de le dire, & puis jettez fur le papier comment font les chofes & qu'elles vous affectent; que votre noble enthoufiafme faffe tonner la vérité; qu'une jufte indignation l'emporte fur une foible indulgence; qu'elle ofe préfenter les objets fous toutes leurs faces, & vous verrez comment les talens médiocres fe trouveront d'un jugement qui ne permettroit aucun appel. Ce feroit les pulvérifer, quand vous feriez juftement l'éloge d'un plus haut mérite, & puis apprêtez-vous à repouffer tous les fophifmes, les beaux propos des Myrmidons de l'Art. De même que les petits hommes de ftature font pour la plupart d'un caractere hargneux, les petits hommes en talens font avantageux & méchans. En cela eft-il plus prudent de paffer au milieu d'eux fans les exciter à japper: telle qu'une meute nombreufe, qui répond machinalement à la terreur que lui infpire un mâtin cafanier & peu exercé. C'eft la réflexion qui, depuis l'ufage de faire des Critiques, a maintenue celui de les faire burlefques, & d'une texture enjouée. Du refte elles rempliffent leur but, parce qu'à-travers

les plaiſanteries, le Peintre de bonne foi apperçoit l'avis, & qu'il en profite, s'il en a l'humeur; tandis que le Vulgaire, le Public en général, s'arrêtent un inſtant à un Ecrit puérile, qu'ils en rient ſans intérêt, qu'ils le rejettent avec prévention, & le mépriſent auſſitôt. Cela eſt ſi ordinaire, que le Sallon fermé, tout de ſuite ces productions éphémeres diſparoiſſent, & rentrent pour toujours dans le néant: il n'y a que l'Artiſte foible de raiſon qui en garde le ſouvenir, quand il auroit bien de la peine à trouver dans la Société une perſonne qui s'en ſeroit ſervi pour le juger. Je me fais donc le défenſeur des *charges* que les *Peintres critiques* ſe permettent (32), attendu qu'elles peuvent ſortir des Atteliers, & s'appliquer en grand à des objets qui ne peuvent pas ſupporter la comparaiſon d'autres abſolument ſéveres & élevés. Telle eſt, vous le ſavez, entre Peintres notre habitude privée; c'eſt de juger avec admiration & reſpect, ou bien de

(32) J'y prends bien garde, je ne dis ainſi que parce que nous ſommes corrompus: autrement je ſerois impardonnable.

traveſtir tout d'une apparence riſible; parce que pleins de l'idée, avides du beau, nous nous dédommageons même pour le plaiſir de celui qui nous trompe, & notre reſſentiment ne lui déplaît pas, en ce qu'il eſt d'une convention immémoriale de lui pouvoir tout dire, ſous le maſque, & avec le ton de Paſquin. C'eſt donc un uſage que l'exactitude avec laquelle on le maintient, rend auſſi excuſable que ſon ancienneté. Paſſez-moi de m'y être aſſervi, ou agréez mes excuſes, n'importe comment vous vouliez me traiter; voilà mon ſalut, & j'eſcrime.

Je me ſuis fait aveugle avant que d'écrire, pour ſembler n'avoir pas pris garde à tout, afin de ne pas trop dire: comme vous avez jugé à-propos de faire le ſourd, pour ne point m'entendre, & par-là vous épargner l'embarras de me répondre. Vous avez donné des ſubtilités pour des raiſons, des exclamations pour des preuves, ſans vous en tenir au ſens littéral; vous m'avez prêté des intentions, & pour me traiter de méchant, vous avez oſé confondre les Auteurs avec les Ouvrages, quand j'avois délicatement rejetté toute perſonnalité. Choſe inouie! vous avez auſſi

critiqué ſous mon bouclier. Au lieu de me réfuter pertinemment, vous êtes toujours rentré dans mes opinions en prenant des biais, en tenant un parti pédanteſque & ſuffiſant : ce qui m'a fait rire & bien d'autres à vos dépens, ſauf le reſpect que nous vous devons. Comme vous me preſcrivez de faire mieux une Critique à l'avenir, faites-en mieux auſſi la réfutation ; ſur-tout ne perdez pas de vue ma franchiſe, & l'évidence que je ne jalouſe perſonne ; parce que quand je loue, que j'admire, c'eſt de bon cœur; auſſi qu'il en eſt de même quand je blâme & que je déſapprouve (33). C'étoit bien vouloir

---

(33) L'on viendra à ſavoir que je ſuis jeune, mais rendons nul ce que l'on pourra dire.

» Dans la premiere jeuneſſe (dit Helvétius) » la meſure aſſez exacte de notre amour pour » la gloire, eſt le degré d'enthouſiaſme qu'on » a pour les Grands-Hommes. Je dis, dans la » premiere jeuneſſe, parce qu'alors plus ſuſcep- » tible de paſſions, on ſe livre plus volontiers » à ſon enthouſiaſme. D'ailleurs l'on n'a point » alors de motifs pour avilir le mérite & les » talens; on peut encore eſpérer de voir un » jour eſtimer en ſoi ce qu'on eſtime dans les » autres. Il n'en eſt pas ainſi des hommes faits : » quiconque atteint un certain âge ſans avoir » aucun mérite, affiche toujours le mépris des

me pointiller, de débuter, Journal de

» talens, pour ſe conſoler de n'en point avoir. » Pour être juge du mérite, il faut le juger ſans » intérêt, & par conſéquent n'avoir point encore » éprouvé le ſentiment de l'envie. L'on en eſt » peu ſuſceptible dans la premiere jeuneſſe: auſſi » les jeunes-gens voient-ils les Grands-Hommes » à-peu-près du même œil dont la Poſtérité les » verra. Auſſi faut-il en général renoncer à » l'eſtime des hommes de ſon âge, & ne s'at- » tendre qu'à celle des jeunes-gens. C'eſt ſur » leur éloge qu'on peut apprécier le leur. Si » l'on n'eſtime jamais dans les autres que des » idées analogues aux ſiennes, le reſpect qu'on » a pour l'eſprit eſt toujours proportionné à » l'eſprit qu'on a. L'on ne célebre les Grands- » Hommes que lorſqu'on eſt ſoi-même fait » pour l'être. Pourquoi Céſar pleuroit-il en » s'arrêtant devant le buſte d'Alexandre? c'eſt » qu'il étoit Céſar. Pourquoi ne pleure-t-on » plus à l'aſpect de ce même buſte? c'eſt qu'il » n'eſt plus de Céſar «.

J'ai copié ce paragraphe en entier, afin de me ranger ſous un fort bouclier & garantir par-là ma jeuneſſe des reproches que les autres âges ſe croient toujours permis de faire. Il en eſt de même d'autres paſſages, où les opinions de cet Auteur pourront ſervir les miennes; je n'ai pu mieux faire que de les employer. Comme l'on voit, ce n'eſt pas l'amour-propre de paroître ſeul, mais le zele de chercher par-tout la vérité, qui me fait écrire. Si bien qu'à chaque pas où l'on me trouveroit repréhenſible, moi au contraire j'opere pour devenir plus louable.

Paris 263 (*), par dire que *je prétends qu'en fait d'Arts il vaut mieux s'en rapporter au jugement d'un ignorant qu'à ceux d'un ſavant*. Comprenez-moi. L'Homme du Peuple dans le *Pique-nique*, dit que pour dire quel eſt tel ou tel perſonnage, ou bien tel ſujet, à l'abord un ſavant ne devine pas toujours : il s'agit d'explication alors, & non de jugement ; un retard de mémoire n'eſt pas ignorance. Auſſi-bien, les ſujets repréſentés ne ſont pas d'ordinaire ſi frappans, pour que l'on diſe bien vîte : C'eſt celui-là, c'eſt celui-ci. Croyez-vous, quand l'on voit dans le Tableau 78 le Point-du-Jour éclairé à contre-ſens, & que la lumiere vient du côté des ténebres & non de l'oppoſite ; croyez-vous, dis-je, que l'on penſe que c'eſt le Jour qui chaſſe la Nuit ? non pas : la raiſon eſt

(*) J'ai voulu me ſervir du même Journal pour repliquer à la réfutation dont il s'agit, mais cette voie m'étoit fermée. Si dans les cas à venir mon Réfutateur uſoit toujours de cette précaution, il ne pourroit qu'avoir *ſouverainement* raiſon.

A quels gens doit-on affirmer avec front que l'on a pour ſoi la vérité, quand avant la diſpute l'on a mis un bâillon à celui qui pourroit répondre ?

choquée, un ſujet ainſi équivoque embarraſſe la mémoire, & je ne ſais pas ſi, pour le trouver, un ſavant ſeroit le plus complaiſant, le plus habile.

Dans la même période vous poſez en fait que *je ne ſuis pas Artiſte:* rétractez-vous, ſi mes préſentes preuves ſuffiſent, ou bien, *M. Joſſe, convenons que nous ſommes tous deux Orfevres.*

Tout en vous remerciant d'avoir conſeillé intelligiblement à M. de Joux de recommencer ſon Catinat, je ne vous paſſe point d'altérer les éloges que la juſtice doit aux talens de M. Houdon. Eſt-ce que le verre de la lunette que l'on vous a remiſe pour groſſir ces Meſſieurs, devoit au contraire le reporter loin; ou bien n'eſt-il pas de vos amis? dites.

La belle différence que vous mettez entre les bras de Montauſier & les manches de ſon habit! comme ſi j'étois capable de la balourdiſe, de juger de la longueur d'un bras par une manche écourtée. J'ai dit que les bras de cette figure étoient courts, & c'eſt vrai: ſi j'en avois jugé par les manches, j'aurois dit qu'ils étoient trop longs, parce que tout le monde ſait que l'effet d'une manche courte eſt d'alonger le

bras. Voilà comme votre logique appuie la mienne, & puis que vous voulez nous faire prendre vos conſeils pour *très*-excellens.

Vous commettez une petiteſſe en parlant de l'étalage du *ſternum*, &c., au ſujet de la Statue de Vulcain. Cela n'empêche pas que cette Figure eſtimable pour le *faire* ne demeure l'imitation du modele de l'Académie, au lieu d'un Dieu qu'il falloit. Après, un peu d'oſtéologie n'eſt pas un ſavoir ſi grand pour que l'on s'en pavane. Je connois un Peintre qui a eu la modeſtie même de le cacher au dernier Sallon dans l'emmanchement du pied & de la jambe d'un ſeul jumeau qu'il avoit à faire.

En parlant du numéro 2, je voudrois bien que vous me diſiez *comment le temps rend les attitudes énergiques, comment il donne de l'expreſſion aux figures d'un Tableau, comment il colore les devans s'ils ne le ſont pas, comment il éclaircit les ombres, leur donne de la tranſparence, rend les touches plus mâles*. En vérité, c'eſt un miracle s'il opere tout cela. Je crois que l'Académie doit avoir beaucoup de foi, quand elle paroît trop s'appuyer ſur cette eſpérance.

Vous dites que j'aime le *fini* : non; c'eſt le *rendu* dans telle proportion que ce puiſſe être.

Au numéro 19 vous parlez de *parties regardées comme acceſſoires, indifférentes, & que les Peintres d'Hiſtoire peuvent négliger*. Je forme mon ſentiment ſur un Pouſſin & ſur un le Sueur; j'y vois le total de ces deux Tableaux ſuivi avec une grande préciſion, & tout ſoigné juſqu'aux murailles d'une place publique, juſqu'au pavé d'un appartement : après, que me direz-vous ?

A l'occaſion de ce Fabius Dorſo, tout votre ſavoir ſe diſtille dans votre plume, pour nous donner l'hypotheſe d'un autre Tableau, qui, de votre façon, n'auroit pas été mieux, ce me ſemble, que celui-là. Je ris, quoi qu'il en ſoit, de votre galimathias, en admirant le zele qui vous expoſe autant qu'un Alguaſil du Saint-Office.

Qu'entendez-vous par une *comparaiſon odieuſe*, en comparant un Auteur avec un autre ? Plutôt que de rendre palpable ce qu'il y a d'odieux, vous concluez *que le mérite des Tableaux du Titien n'a jamais nui à ceux de Paul Véroneſe*. Cela eſt vrai; mais M. de la Grenée le jeune eſt-il immédiatement au

Guide ce qu'étoit Paul à ſon Maître? Si vous le croyez ſérieuſement, vous êtes en proie à un fanatiſme inſoutenable, qui ne préſente pas plus de facilité à vaincre, qu'un grand honneur à l'arraiſonner. Vous ne voulez point de comparaiſon! mais à quoi bon nous mettre ſous les yeux les œuvres & la vie des Hommes célebres, ſi l'aiguillon qui s'y trouve pour nous engager à l'émulation, eſt un moyen diffamant au-deſſous de notre incapacité? Me déshonorerois-je ſi je me diſois: *Tu dois être Peintre comme Raphael pour jouir d'une grande gloire: voyons en quoi tu l'approches, ou combien tu en es loin? Je veux peindre comme mon Maître; comparons mes œuvres aux ſiennes.* Et puis voilà que ſi je meſure, ce coloſſe eſt peut-être effrayant; mais il eſt majeſtueux, intéreſſant: je peux avec plus de ſuccès que le reptile de la Fable, m'élever, me groſſir; ou bien ma petiteſſe eſt ſeule odieuſe, & ſi je ſuis vain avec cela, je ne dois que crever, rien n'eſt plus indubitable, même à propos.

Avec quelle retenue vous parlez du numéro 78! avec quelle gravité vous ne paſſeriez pas à un homme titré d'en plaiſanter! J'ai vu dans un Hô-

pital un fou qui, se disant Denis de Syracuse, argumentoit les mouches, les fouettoit, croyant être dans son Ecole à Corinthe: ici, c'est le contraire; vous changez les hommes en mouches pour leur ôter les yeux & la raison, afin que le *faire* de ce Tableau, qui se réduit à un grain de sable, leur paroisse une montagne ! Fouettez-moi aussi, Monsieur, si ce Tableau mis en place a les beautés que vous lui donnez. Attendez, il faut que le temps l'ait favorisé de quelque chose.

J'ai reproché dans le Tableau de l'incendie de l'Opéra de n'y avoir mis que des Spectateurs Italiens, & vous dites que cela ne doit *pas faire sensation dans une Ville comme Paris*. Oui, si les étrangers étoient dans une multitude d'un à trente ou à quarante; mais quand il n'y a pas un seul François, vous me permettrez de dire que c'est équivoquement transporter la scene dans un autre pays. Ce ne sont pas les édifices qui parlent les premiers, ce sont les hommes; ils différencient d'abord par leur costume, leurs manieres, leur langage, une contrée d'avec une autre, &c. Se soucier peu de cela c'est rimer à sa guise. C'est écrire pour les sots que la *Seine*

toule de loin, puiſqu'elle eſt à Conſtantinople.

Juſqu'au numéro 134, vous aviez de la prévention, de l'aigreur; ici votre zele vous emporte, & ſous l'anonyme, vous me percez d'une atrocité. J'ai cité le Coriolan & non ſon Auteur. Je me ſuis fait un principe de ne jamais parler Tableaux, ſans reſpecter individuellement ceux qui les ont faits. Auſſi bien, ce n'eſt pas le nom qui fait le mérite, comme vous ſavez, & qui peut ſuppléer à ce qui ne vous ſatisfait point. Apelles ſe mettoit derriere les ſiens, non pour les défendre des jugemens, mais pour en profiter. Je crois que tous nos Auteurs font de même, & que l'uſage au Théâtre de n'appeller l'Auteur qu'après le ſuccès de ſa Piece, peut convenir au Sallon. Quand un Tableau me plaît, je jouis, j'en demande l'Auteur, parce que l'eſtime & les applaudiſſemens ſont les plus précieux prix qu'il met à ſon talent; quand au contraire, j'ai lieu d'être fâché de reprendre, je laiſſe là l'homme, parce que je n'aurois que des vérités mortifiantes à dire, ce qui n'eſt pas réjouiſſant pour perſonne. Je ne dois pas voir au-delà de la choſe : autrement, je ne ſerois qu'un ſpadaſſin criminel,

qui se feroit un plaisir de déchiqueter celui qui lui tomberoit sous la main ; l'idée d'une semblable existence révolte & indispose. Je vous préviens à l'avenir, qu'une assertion semblable à la vôtre m'engageroit à vous la faire rétracter, parce que des traits ainsi décochés dans les ténebres n'en sont pas moins dangereux, & que l'incognito que nous avons gardé (moi, pour parler, vous, pour me corriger), n'est peut-être pas assez étroit, pour que votre maniere de penser des sottises me reste indifférente : soit dit en passant.

Je m'excuse moins que l'Imprimeur de mon Piquenique, d'avoir passé un éloge bien mérité que je donnois au tableau du Printemps; cet éloge faisoit le bas d'une page, & je ne conçois pas comment on l'a omis. Quoi que vous me reprochiez la-dessus, je dirai toujours que M. Callet, avec son talent pour l'Histoire, a fait un mauvais portrait, & qu'il doit laisser là un genre qui est au-dessous de lui. Au reste, mon laconisme sur bien des objets vient du peu d'étendue que ces sortes de brochures comportent : & rien n'ajoute plus au désagrément d'une impression de deux feuilles, que d'y voir glissé des incor-

rections & des fautes, qu'un Auteur absent ou fort indifférent, peut blâmer le premier ſans ſe ſoucier d'en répondre; c'eſt ce que j'ai fait.

Je ne ſuis pas le ſeul qui ait traité le tableau de M. Berthelemy de gracieux : liſez le Journal de Paris, où il eſt fait mention de la réception de cet Artiſte à l'Académie, & vous verrez qui de nous deux eſt ſujet à la palinodie.

Vous ne parlez pas des honneurs que je rends à MM. *Vernet*, *Roſlin* & *le Prince*, parce qu'il faut que je ſois *tuable* juſqu'à la fin; mais vous deſirez, à M. *Machi* une touche plus *riſquée*, quand vous me condamnez ailleurs de faire riſquer des fleurs dans l'ombre à M. Spandonck. *Il ne faut jamais rien riſquer, dites vous, c'eſt un mauvais conſeil à ſuivre.* Vous en donnez donc auſſi de mauvais? alors prouvez-nous à cette heure votre miſſion ſcientifique par des prodiges.

Qu'eſt-ce *que cette timidité qui empêche le génie de prendre certains plans qui font crier bravo*? par exemple, vous dites là une bêtiſe; parce que la tendance du génie eſt l'élévation & l'enthouſiaſme : qu'une tête bien inſpirée s'embarraſſe

de donner des corps vus par l'angle ou de face, de baiſſer plus ou moins le point de vue dans un Tableau, de ſurprendre par une diſpoſition neuve & pittoreſque, cela ne fait rien au caractere : on peut avoir des mœurs fort douces, avec une imagination audacieuſe : & la timidité dans les Ouvrages d'eſprit eſt toujours une preuve d'impuiſſance ; c'eſt moi qui vous le dis.

Ma foi, vous avez pris mon maſque pour admirer M. Houël, mais là, convenez que je fais mieux que vous le Quinze-Vingt ; car je lui ai donné des croix & tacitement des *Pater*.

Il faut que vous ayez l'eſprit républicain pour ne pas vouloir de M. Weiler pour le Roi des Miniateurs : eſt-ce que vous craindriez qu'il eût trop de ſujets ? Cela peut être : car il y a moins de chataignes en Auvergne, qu'il n'eſt des Peintres de ce genre à Paris. Quoi qu'il en ſoit, vous êtes au-deſſus de lui ; auſſi des exemples qu'il devroit bien donner à ceux-là : il falloit donc n'en rien dire.

Comment deviner que *c'eſt un fagot de ſapin qui éclaire la Marchande de Canards* dans un des Tableaux de M. Caſanova ? Il falloit du moins l'indiquer dans le livre du Sallon, pour que l'on ne ſup-

posât pas aussi ce fagot d'un autre bois, si l'on vouloit reprendre à tort & à travers. Du reste, je suis le plus sincere admirateur des talens de cet Artiste, que j'appellerai *célebre*, moi, sans préjudicier néanmoins aux superlatifs dont vous avez rehaussé tous vos articles.

Après MM. Vernet & le Prince, dites-moi quels sont les autres Paysagistes de l'Académie, & puis, nous verrons si M. Hue, peignant ce genre avec succès, n'y faisoit pas besoin. Vous concevez bien que M. Vernet est pour M. Hue, *un redoutable & honoré voisin*, sans réfléchir qu'un Artiste aussi fort, ne peut pas le céder encore à un jeune homme, & que le clair de lune est au-dessous du beau calme qui l'avoisine; ce que dans un autre sens, j'entends lui faire honneur.

Vous avez été bien long pour faire des mensonges à propos de l'admiration que j'ai donnée à M. Menageot; vous m'avez fait un crime de l'avoir mis trop au-dessus de ses Confreres, quand l'Académie a fait tant que de risquer des Tableaux si drôles à côté du sien. Vous dites encore *que je le donne comme un Artiste parfait, comme un modele à suivre*: c'est là du vôtre, & je vous le rends.

J'ai dit que la conduite de cet Artiſte étoit à imiter ; je l'ai mis au-deſſus de nos modernes, & il y reſtera juſqu'à ce qu'un autre ſe mette au devant de lui & l'efface. Mais envers les Anciens, je me ſuis tu : il n'appartenoit qu'à votre eſprit d'aller chercher Raphaël pour *remuer* ſes enfans. Faites mieux, tâchez de nous donner du plus prodigieux au premier Sallon : je débuſque auſſi-tôt ce Monſieur de ſa place, & puis M. David de la ſienne; je vous rends ſourd à force d'éloges, je vous étouffe ſous les Lauriers. Vous voyez que je n'épouſe perſonne, & que je louerois vieux comme jeune : ce que vous ne faites pas, car vous affectez une prédilection ſur les âges qui ſemble vous être commandée. Hé ! Monſieur, croyez, en talens, qu'*aux ames bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années.*

J'ai répondu à votre concluſion par avance à la page 113. Vous me dites méchant, mais c'eſt heureuſement encore une choſe à plaider. Vous me dites, *obligé de cacher ma honte ſous le voile de l'anonyme:* eſt-ce prudence, eſt-ce un mal que de taire ſon nom ? Ce ne ſera ni l'un ni l'autre, ſi vous voulez : mais vous, Monſieur, qui n'aviez que moi

à terraſſer, à couvrir des tronçons de vos lances, vous qui aviez la plus belle partie de la cauſe, pourquoi cette modeſtie, de reſter auſſi inconnu? Paroiſſez: que tant de lumieres, de zele & de chaleur, ne ſoient pas ſans récompenſe! A l'expérience d'Entèle, vous joignez la vigueur de Darès; c'en eſt trop, pour un vermiſſeau obſcur comme moi, qui ne luit pas plus dans ſon coin que le numéro 158: auſſi m'écraſeriez-vous d'un mot, ſi vous n'aimiez mieux me brûler peu-à-peu au foyer de votre gloire. Cependant paroiſſez, afin que tant de bonnes ames ſauvées vous montrent à leurs enfans. Il ſe pourroit un jour qu'un monument haut & durable prouve votre vertu, votre courage, & que la poſtérité y liſe: « A celui-là qui a combattu toute ſa vie pour le ſalut des » *Grecs* ».

Adieu, Monſieur, ſans qu'il m'importe beaucoup de ce que vous allez dire, pour vous comme pour bien d'autres; j'ai profité d'une maxime de Catinat: *Je connois les hommes, & depuis que je ſais comment ils diſpenſent la louange & le blâme, je me fais mon juge.*

FIN.

